S O M M A I R E

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO

Rosicruciens d'hier et d'aujourd'hui :
dossier présenté
par Marielle-Frédérique Turpaud
et Jean-Elias Benahor

et toujours :
l'Editorial de Marcus,
les Vagabondages, par Fides,
les pages de «souvenirs»,
les revues et les livres,
etc., etc.

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en chef : Yves-Fred BOISSET

A LA DÉCOUVERTE DU MYSTÈRE DIVIN



par Marie-Gabrielle JANIER
Ecrivain - Conférencier
Sociétaire et lauréate de la Société des Gens de Lettres
Médaille d'Argent de la Ville de Paris



Nouvelle série (depuis 1953)
N° 2 de 1995

Trimestriel : 45 F
avril - mai - juin 1995

L'Initiation

6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne-Billancourt
CCP : PARIS 8-288-40 U
Administrateur : Jacqueline ENCAUSSE
Rédacteurs adjoints : MARCUS et M.-F. TURPAUD

AMIS LECTEURS

N'attendez pas pour envoyer
le montant de votre réabonnement pour1995
(chèque ou CCP à l'ordre de l'Initiation
et adressé à l'administrateur)

Les opinions émises dans les articles que publie l'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



Le directeur : Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert.d'Inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.554
Imprimerie BOSC FRERES, 69600 Oullins - Dépôt légal n° 9305- Juin 1995

MEA CULPA

par
Y.-F. BOISSET
Rédacteur en chef

Avant toute chose, je dois présenter des excuses sincères et fraternelles à ma sœur, consœur et amie, Marielle-Frédérique Turpaud dont le nom a été, par ma faute, victime d'une anagramme bien involontaire sur la couverture du dernier numéro. La perversité du système veut que l'on voit la *paille* dans les petits caractères d'un texte et non la *poutre* dans les titres. Aussi, corrige-t-on plus facilement les coquilles frileusement blotties au fond des pages intérieures que celles qui éclaboussent orgueilleusement les *unes*. J'ai tout lieu de croire que Marielle-Frédérique m'a généreusement pardonné.

Dans le présent numéro, après l'éditorial de Marcus et quelques extraits d'un ouvrage de Marie-Gabrielle Janier partie «A la découverte du mystère divin», vous trouverez un important dossier sur Constant Chevillon, ancien Grand-Maître de l'Ordre Martiniste assassiné par la Milice vichyssoise le 25 mars 1944. Ce dossier est introduit par notre chère Huguette Morelière. Et, bien entendu, nos rubriques habituelles n'ont pas été oubliées, cependant que sous le titre «Dialogue» nous commenterons vos réponses à notre *sondage* de la fin 1994.

Il se peut que vous ayez l'impression d'avoir entre les mains une revue plus épaisse qu'à l'ordinaire. Rassurez-vous, il ne s'agit nullement d'un effet psychologique ni d'une conséquence estivale de la loi de la dilatation des corps. Non. Plus simplement, grâce à vos encouragements et à votre fidélité, nous avons pris l'initiative de passer de 48 à 64 pages afin de vous offrir une revue plus complète, plus éclectique et plus conforme à vos désirs et à nos ambitions. Seul le tarif de la vente au numéro en sera affecté par une augmentation de 10 francs (vous pourrez toujours vous procurer les anciens numéros au prix de 35 francs) alors que le barème des abonnements demeure inchangé. Nous espérons de la sorte vous satisfaire toujours mieux.

Nous vous rappelons enfin que cette revue doit être avant tout la vôtre et que toutes vos observations, critiques et suggestions seront toujours les bienvenues. N'hésitez pas à dialoguer avec nous.

Et maintenant, bonne lecture à tous.



PHILIPPE ENCAUSSE
(1906 - 1984)

Grand-Maître de l'Ordre Martiniste de 1960 à 1979
Directeur de la revue de 1953 à 1982
Rédacteur en chef de 1953 à 1984
Fondateur de deux R.·.L.·. à la G.·.L.·.D.·.F.·.
(*Papus,* en 1952 *et Gérard Encausse,* en 1978)

PHILIPPE ENCAUSSE[1]

J'ai choisi le texte de Gérard (fils de Philippe) parce que c'est un cri d'amour et de reconnaissance pour son père que nous partageons tous, encore maintenant, onze ans après son départ...

Aussi, cette année, nous nous réunirons, où que nous soyons, le samedi 22 juillet, à 17 heures, pendant dix à quinze minutes, essayant de revoir son sourire, un mot qu'il nous a dit, un conseil, parfois une courte colère... Orientez vos pensées et vos prières vers le 6 de la rue Jean Bouveri, à Boulogne-Billancourt. Nous serons ensemble.

Merci à Robert Amadou pour le dévouement qu'il a consacré à Philippe pendant les dernières heures de sa vie et les beaux offices anniversaires dans la crypte de Saint-Merri.

Jacqueline Encausse

Un sourire nous quitte, aussi généreux que malicieux, et que tous ceux qui ont approché notre père, à Michel et à moi, ont bien connu.

Un sourire qui pourtant s'effaçait souvent devant les difficultés des autres, qui se transformait en rides de soucis à force de vouloir les aider ou en masque de cette colère froide que lui inspirait l'imbécillité des sentiments mesquins.

Quelle peine avons-nous pu lui faire subir, tous autant que nous sommes, au nom de la raison, à lui l'homme de la *voie cardiaque* selon les termes de Papus qu'il affectionnait.

Et que maintenant personne ne garde de rancœur à propos de ses moments d'impatience ou d'humeur car il était en quête d'un monde de joie et de bonté qu'il savait inaccessible sur cette terre, un monde qu'il s'acharnait pourtant à nous faire entrevoir.

Alors *Silence* ! Car tout de sa vie doit être respecté. Oui ! *Silence* ! pour mieux les respirer au tréfonds de nos poitrines ces vibrations de générosité, d'espoir et de joie qu'il nous lègue pour aller chaque jour plus loin.

---

[1] Cette allocution a été prononcée au cimetière du Père Lachaise par Gérard Encausse devant la tombe de son père, le 27 juillet 1984.

Oui ! Offrons-lui ensemble ce silence. Quelles que soient notre foi, notre vie ou nos convictions respectives, ce silence nous unira autour de lui. Il sera notre prière commune, l'instant d'éternité que nous lui devons bien au nom de ce qu'il a voulu faire pour chacun de nous et du bien qu'il nous a fait à tous par ses actes, ses pensées, ses paroles, et plus que tout, par ce sourire qu'il retrouvait quand tout lui semblait bien.

Faisons donc silence ensemble selon notre cœur de parents ou d'amis, tels que nous le sommes dans notre vie de tous les jours, *la vie profane*, comme il la nommait sans pour autant la mépriser, lui, l'initié et l'initiateur.

Faisons donc ce silence pour nous entendre vivre ensemble près de lui... et qu'ensuite martinistes et maçons qui ont partagé sa vie ésotérique puissent lui rendre hommage tour à tour selon les traditions de leurs obédiences.

A tous, maintenant, je demande ce petit instant de silence, ce petit instant de vous-même.

Gérard ENCAUSSE

Ce texte a été publié en septembre 1984 dans le numéro de la revue dont la publication a suivi le *départ* de notre cher Philippe. Outre Gérard Encausse, avaient participé à ce numéro spécial Robert Amadou, Henry Bac, Yves-Fred Boisset, Pierre Bonald, Georges Coste, Michel Léger, Emilio Lorenzo, Marcus, Gérard Mesnil, Henri Périé, Irénée Séguret et Adrienne Servantie-Lombard.

L'EDITORIAL DE MARCUS

IN MEMORIAM BERNARD LIEVEGOED
(Anthroposophe et Rose+Croix européen Homme du Nouvel Âge)

Environ deux ans après sa mort et grâce au concours et aux bons soins de Jelle van der Meulen, «Comment sauver l'âme», le dernier livre de Bernard Lievegoed vient de paraître en français[1]. Il intéresse au premier chef tous les rosicruciens dont nous sommes, nous, martinistes, à la suite des grands Maîtres qui se sont succédé à la direction de notre Ordre, de Louis-Claude de Saint-Martin qui l'a fondé à Gérard et Philippe Encausse qui l'ont successivement réveillé.

Les commandements de Dieu strictement entendus et appliqués s'opposent à tout dogmatisme fermé. Ne l'oublions jamais. Ces commandements mêmes nous ont appris le dialogue avec les hiérarchies spirituelles les plus proches de l'être humain, d'abord, les Anges - fils de la vie, Esprits du demi-jour, puis les Archanges - Esprits du Feu, Archées ou Éons - Esprits du Temps et de la Personnalité, tous ensemble reliés aux énergies supérieures des Puissances, des Vertus et des Dominations - Esprits de la Forme, du Mouvement et de la Sagesse dont les appuis planétaires sont la Terre, la Lune et le Soleil.

Ces six entités, énergies de conscience créatrices, proches de l'homme, le guident dans son évolution matérielle et spirituelle. A condition, bien sûr, qu'il les entende !

Notre époque n'éduque plus les enfants et les citoyens selon ces valeurs. L'enseignement officiel repousse toute morale et toute métaphysique et la politique - en dehors des querelles des partis relevant d'idéologies également obsolètes - ne se définit qu'en facteur de la vie économique, lois et règlements régissant production et consommation sur des bases financières sauvegardant avant tout les marges de profit des producteurs et des intermédiaires commerciaux.

Tout cela ne facilite pas la naissance de l'âge de conscience pourtant annoncé pour cette fin de siècle au nom de la tradition et des expériences

---

[1] Édition «Les Trois Arches», 24, avenue des Tilleuls, 78400 CHATOU

de l'Histoire. Son avènement ne peut se forger que sur des réalités vivantes. La recherche scientifique - particulièrement en biochimie et en biophysique - se heurte sans cesse à l'éthérique et à l'astral... Mais la science officielle en nie l'existence ! Le monde économique lui-même est malade des concepts qui l'animent, se réduisant à l'impératif du seul profit.

Alors, comment sauver les âmes?

La place nous manque ici pour répondre à cette question en évoquant toutes les entreprises auxquelles Lievegoed a consacré sa vie : elles relèvent de l'enseignement éducatif, de la médecine aussi bien que de l'organisation de la production industrielle.

Bernard Lievegoed fut avant tout un spécialiste de la vie des groupements, de leur ésotérisme et de leur dynamique. Il les classait en trois catégories :

1°) - les groupes d'Étude et de Recherches, Écoles d'apprentissage;

2°) - les groupes sociaux ou d'interaction, Écoles compagnonniques ;

3°) - les groupes d'action spirituelle ou d'initiation, Écoles de Maîtrise. Cette catégorie doit être la nôtre.

De tels groupes forment des «ÉGRÉGORES». Je n'ai pu trouver la définition de ce mot dans aucun dictionnaire. Je vous en propose une, rédigée en 1961 après un colloque organisé par la «Voix solaire».

> ÉGRÉGORE : *Rassemblement d'entités terrestres et supraterrestres constituant une unité hiérarchisée mue par une idée-force.*

De telles entités ont fait l'Histoire : elles ont créé les Églises, les Nations, des Ordres temporels et spirituels qui vont du Compagnonnage sous toutes ses formes à l'Ordre du Temple. Elles voulurent, à toutes les époques - à notre connaissance depuis l'Égypte jusqu'à nos jours - faire de l'Homme le Temple de Dieu. Les cultes orientaux de Zoroastre, de Bouddha ou de Mahomet, les grands Ordres chrétiens : Chartreux, Bénédictins, Dominicains, et même des Ordres laïques comme le nôtre et certaines Maçonneries spiritualistes en donnent des exemples

aujourd'hui. Leurs fondateurs et les Maîtres de ceux-ci peuvent à juste titre être considérés comme des Instructeurs du Monde, des grands Initiés, qui portèrent la Gnose à ses différents âges. Eux-mêmes formaient déjà des Égrégores avec les hiérarchies vivantes qui les inspiraient et les aidaient. Leurs âmes restent liées à leurs Œuvres et ils inspirent encore leurs frères incarnés aujourd'hui.

Tout groupe d'action spirituelle s'inscrit dans un Égrégore dont les entités supérieures donnent à leurs membres incarnés l'Intuition Créatrice. Ce groupe devient ainsi leur instrument : c'est par l'intuition reçue des Hiérarchies que le nouveau Karma de chacun de ses membres et le groupe lui-même est élaboré, Karma solaire, Karma positif, qui rayonne vers l'Avenir.

Aristote acheva l'œuvre de Socrate et de Platon, mettant un point final aux agissements de Lucifer. De nos jours, Bernard Lievegoed dynamise les courants de l'Anthroposophie et du Nouvel Âge contemporain pour préparer une Renaissance.

Il reste aux nouveaux Rose+Croix de répandre ses enseignements théoriques et pratiques et de les appliquer d'urgence, mais avec autant de patience que de ténacité.

Nous devons - en pleine lumière - figurer aux premières lignes de ce combat actuellement en cours entre les bonnes et les mauvaises puissances.

Sachons qu'il y faudra du temps et du courage. L'ère de l'âme de conscience ne fait que s'ouvrir, mais Dieu est éternel et n'abandonnera jamais ses créatures quelque ingrates qu'elles soient.



Marie-Gabrielle JANIER

A LA DÉCOUVERTE DU MYSTÈRE DIVIN

Marie-Gabrielle Janier, poète, écrivain et conférencier, a publié en 1992[1] *un essai ésotérique dont le titre complet est :* «À la découverte du mystère divin par le décryptage des symboles religieux, de la géométrie sacrée et des archétypes universels». *De cet ouvrage, nous avons extrait avec l'amicale autorisation de l'auteur trois passages que nous reproduisons dans les pages suivantes.*

INTRODUCTION

Parmi les pénétrations possibles de l'au-delà, une méthode s'est imposée à moi. Mais bien avant d'entreprendre les recherches qui m'ont conduite à la construction de ces schémas universels, je m'étais toujours demandé - et je ne crois pas être la seule à l'avoir fait - pourquoi depuis la nuit des temps, le swastika existait-il déjà aussi bien chez les Indiens d'Amérique que chez les Hindous, les Basques ou les Africains? Pourquoi la croix est un symbole universel et bien antérieurement à la venue du Christ? Pourquoi les poissons sacrés de l'Egypte antique, le Dragon phénicien, l'Oanès mésopotamien, attestent-ils de symboles identiques à celui des premiers temps du christianisme ou de l'époque druidique, et pourquoi les Albigeois en faisaient-ils le symbole de la *Lumineuse Divinité*?

Mais l'observation de la dispersion de tous ces archétypes, de tous ces symboles que nous ont livrés les différentes traditions et la parfaite similitude qui existe entre eux aussi bien dans l'art pictural, sculptural ou architectural de pays aussi éloignés les uns des autres et dès les époques les plus reculées, ne nous donne-t-elle pas à penser qu'il faut trouver leur origine dans une seule et même source : celle de l'Unité Primordiale?

---

[1] *Aux Editions ALAIN BRÊTHE, 28, allée Georges Récipion, 75019 Paris.*

N'oubions pas que le mot grec *sumbolon* d'où a été tiré le terme de symbole signifiait : «*signe de ralliement*». Le mot «*symbolique*» s'oppose donc ainsi au mot «*diabolique*», le préfixe SUN exprimant en grec le *rassemblement*, alors que le préfixe DIA exprime au contraire ce qui *sépare*. Le problème ainsi posé et considérant que le mouvement circulaire traduit une des plus importantes lois de ce monde, principe et conservation de l'Univers, j'ai pensé que l'origine du symbolisme ne pouvait trouver sa place que dans la figure géométrique qui est à la fois la plus simple et la plus complète, ainsi que la plus répandue parmi les vestiges de la très Haute Antiquité, je veux dire le cercle avec son point central.

J'en ai donc déduit que c'était seulement autour de ce cercle qu'il me serait possible de voir se structurer (par une succession de circonférences nullement construites au hasard, mais suivant un plan bien précis) une figure synoptique à l'intérieur de laquelle il était possible d'insérer (en les superposant les uns aux autres, comme des strates) un très grand nombre de graphiques représentatifs de la plupart des symboles que nous ont transmis à travers les siècles et parfois à travers les millénaires, les traditions religieuses, ésotériques ou hermétiques, pré ou post Chrétiennes.

Partant de là, il fallait bien admettre que «*l'Un*» des alchimistes est aussi - tel que l'admet René Guénon - «un ensemble émanation-retour», dans lequel joue le pluralisme interne et externe. A cet égard l'auteur du *Dictionnaire des Symboles* est également très explicite lorsqu'il affirme dans la Préface que la pensée symbolique «*à l'inverse de la pensée scientifique, procède non point par réduction du multiple à l'un, mais par l'explosion de l'un vers le multiple, pour mieux faire percevoir, il est vrai, en un second temps, l'unité de ce multiple. Tant qu'on ne l'aura pas approfondi davantage, il nous paraît essentiel d'insister sur cette virtualité et d'abord de la sauvegarder*». [2]

De son côté Teilhard de Chardin avait avancé l'idée que «*par quelque chose Energie matérielle et Energie spirituelle se tiennent et se prolongent. Tout au fond, en quelque manière, il ne doit y avoir, jouant dans le monde qu'une énergie unique*».

D'autre part, si Einstein osait affirmer : «*Dieu ne joue pas aux dés car son plan est ordonné*», on sait que Pythagore avait établi la mystique des nombres sur des faits et tandis que Galilée de son côté n'hésitait pas à dire que «*la géométrie est l'alphabet dont Dieu lui-même se sert pour*

[2] *Jean Chevalier*, «Dictionnaire des Symboles», *Éd. R. Laffont.*

écrire l'univers», Bachelard, plus près de nous, se demandait quant à lui, par quel hasard les mollusques fabriquaient leurs coquillages selon les lois de la géométrie. La science moderne a maintenant découvert que l'énergie qui déplace les corpuscules en utilisant des ondes (non décelables jusqu'à présent) est unique et universelle, et que les ondes vibratoires qu'elle engendre organisent la matière selon des schémas géométriques qui s'inscrivent eux-mêmes dans une grille construite à partir du cercle et ceci, de toute évidence, selon une loi bien établie et non point selon l'effet d'un pur hasard, comme d'aucuns voudraient nous en persuader.

Ayant moi-même et dès le départ de mes recherches utilisé le cercle comme module ou composant élémentaire, je peux affirmer que les plus récentes expériences corroborent parfaitement le système que j'ai emprunté pour la construction de mes graphiques. Je souhaiterais en tout cas que le syncrétisme qui semble découler de mes travaux puisse nous instruire de façon utile sur ce que l'on continue souvent à considérer encore comme de simples légendes théogoniques et prouver que c'est à travers ce que j'appellerais le décryptage d'une *Structure Unifiante* ou d'un *Idéogramme Absolu*, que l'on pourrait parvenir à l'idée que les symboles sont nés d'une Géométrie Sacrée établie sur une Idéation Divine, issue d'une *Gnose* (aujourd'hui remplacée par le *Savoir*), d'où les différentes religions et les différentes cultures ont tiré l'ensemble de leurs graphiques symboliques dont on retrouve des traces à travers un ésotérisme qui devait nous permettre (après l'avoir transformé en exotérisme), de prouver que toutes les formes de vie ne sont - du microcosme au macrocosme et selon un rythme inaltérable - que les manifestations diverses de l'unique et universel Principe qui régit le monde et que Créateur et Créatures ne font qu'Un.

Jung, comme nous le rappelle Michel Cazenave [3], «*s'est imposé peu à peu l'idée qu'il existait une sorte d'unité virtuelle dans l'ensemble de l'univers, une unité que l'homme vivait sur le mode de la symbolisation. Une unité, une réalité profonde qui se structurerait selon certains schémas susceptibles même de devenir par la suite des schémas mathématiques.*» Dans son ouvrage intitulé «*Psychologie et alchimie*» [4], Jung nous dit également que l'archétype est une présence pour ainsi dire «*éternelle*» et il s'agit simplement de savoir si la conscience le perçoit ou non.

---

[3] *Michel Cazenave (extrait du Figaro du 24/8/84, «Jung et la dynamique de l'âme»)*
[4] *C.G. Jung, Psychologie et alchimie, Éd. Buchet/Chastel, p. 290.*

Si, en effet, à travers toutes les époques, l'humanité n'a fait que s'éloigner du Principe par suite d'une matérialisation progressive, l'ère du Verseau dans laquelle nous entrons et qui devrait être celle du triomphe de l'esprit, devrait aussi nous permettre de découvrir le sens profond, secret mais véritable, de ce qui nous relie sans cesse - bien que nous en soyons aujourd'hui fortement éloignés - à ce Centre Suprême, symbole de l'Etat Primordial.

J'ajoute que si les physiciens pensent apporter aujourd'hui la preuve de l'existence d'un champ morphogénétique qui contiendrait *tous les possibles* et qui engendrerait des formes correspondant à un programme donné, j'espère quant à moi réussir à faire comprendre au lecteur, que cette preuve il y a belle lurette que l'ésotérisme, le symbolisme ou, tout simplement la métaphysique - qui est la connaissance des causes premières et des premiers principes - nous l'avaient déjà fournie.

Il m'est souvent arrivé, lorsque je fais part autour de moi de mes travaux et de ce qu'il faut bien appeler ma... «*découverte*», de m'entendre dire : «*Tout ça c'est bien, mais à quoi ça sert?*»

Cette question dénonce parfaitement le pragmatisme de la plupart des gens et le «positivisme» de certains hommes de science qui ne reconnaissent la vérité d'une loi ou d'une théorie qu'à la possibilité d'en tirer des applications pratiques.

En fait, et dès l'abord, ces recherches m'ont apporté, en ce qui me concerne, la révélation d'un support de réflexion spirituelle assez extraordinaire, ce qui à notre époque où l'on s'enlise dans un matérialisme à outrance, n'est déjà pas si mal, puisque ce support pourrait aisément se confondre avec ce que la plupart des ésotérismes ont tenté de découvrir, c'est-à-dire une clef. Dans on ouvrage intitulé «*L'ésotérisme*», P.A. Riffard nous dit que la clef, chez les ésotéristes «*se veut méthode d'intelligibilité et moyen d'action : plan spéculatif et opératif. A partir d'éléments simples, de combinaisons complexes, elle permet de saisir la totalité du réel, sa diversité, sa créativité, son sens. Alors qu'un système (sommet de la pensée exotérique) réduit le multiple à une unité conceptuelle, elle monadise en quelque sorte, elle fait du point un centre de signification, d'énergie, d'ordre. Chaque être est pensé comme un microcosme*». [5]

---

[5] *P.A. Riffard,* «L'ésotérisme», *Éd Robert Laffont, Coll. Bouquins, p. 238.*

LE GRAAL

Il n'est rien de caché qui ne doive être découvert,
ni rien de secret qui ne doive être connu.
(Luc, XII, 2)

A ce propos, citons d'emblée Pierre Carnac [6] : *«Merveilleuse approche ésotérique,* dit-il à propos du Graal, *digne d'en faire le symbole total, propre à se faire reconnaître sous la signature occulte de l'Homme Universel qu'il s'agisse en kabbale, du grand et si vieux Adam Kadmon, en vision islamique d'El Insàn El Kamil, en Inde ancienne du jeu d'interprétation d'Atman et de Brahman, en Chine Taoïste de Wang, l'Homme-Roi, ou en Afrique noire chez les Dogons de Nommo, l'Homme. Il va sans dire que sur ce chemin l'homme-Christ, le Christ-homme et Christ dans l'homme fusionnent.» Et le même auteur de préciser que : «Chez Wolfram d'Eschenbach et Chrétien de Troyes, le Graal, une fois matérialisé, devient presque une sorte d'objet dans l'Objet.»*

Et enfin nous dit toujours Pierre Carnac : *«Récipient, coupe à remplir, vase-image classiquement commune donnée par les Ecritures ; et en même temps contenu, car cœur, dont la caverne comprend le grain de sénevé de l'image de Dieu, l'homme trouve de la sorte dans le Graal son propre miroir. L'homme? certainement pas tout homme. Sans plaider pour l'élitisme* inné - *que l'on veuille ou non de la* quête, *il ne saurait s'agir que de l'Homme nouveau, celui dont les traits sont bien brossés dans les Ecritures. Un homme qui pourra accéder à la connaissance du commencement et de la cause des choses, à la différence de l'homme ancien destiné à la mort. Un homme qui porte en lui le germe de l'image de Dieu.»*

Toutes les quêtes de la Table ronde (avec Arthur, le Souverain idéal, Merlin l'enchanteur, Perceval, Lancelot, Gauvain : l'élite de la Chevalerie) sont orientées vers les secrets du GRAAL. Objet magique, vestige d'un monde archaïque, le Graal fait partie des talismans de l'Autre Monde.

[6] *Pierre Carnac, «Atlantis», n° 346, sept-oct. 1986.*

Selon la Tradition, Lucifer, - qu'il ne faut pas confondre avec Satan -, était un ange porteur de Lumière. Il la portait au front sous la forme d'une émeraude, symbole probable de la Lumière Primordiale. Or, Lucifer laissa tomber cette émeraude et la Tradition dit que ce fut dans cette émeraude que fut taillé le GRAAL.

Nous avons là la représentation parfaite de l'involution de l'esprit dans la matière (par la chute de Lucifer et la perte de l'émeraude), et celle de l'évolution de l'esprit, qui après avoir été recueilli dans la COUPE, remontera - par le sang du Christ - auprès du Père.

Involution et Évolution, Servitude et Libération, Lucifer et Christ, chacun indispensables l'un l'autre pour maintenir l'équilibre cosmique.

Si nous nous référons aux alchimistes, nous voyons que Sir George Ripley [7] écrit : «*Les philosophes disent aux chercheurs que les oiseaux et les poissons nous apportent le* lapis, *c'est-à-dire la pierre philosophale, et que chaque homme la possède. Il est en chaque lieu, en toi, en moi, en chaque chose dans le temps et dans l'espace.*»

La cosmogonie d'Empédocle qui nous donne la définition d'un être sphérique, nous éclaire sur la nature parfaite, «*ronde*» du «*Lapis*» qui provient de la sphère primordiale et qui la constitue ; c'est pourquoi la «*prima materia*» est souvent nommé «*lapis*», qui représente alors l'état manifesté. Mais ce passage de la pierre brute à la pierre taillée, ne put être effectué que par Dieu. Car il s'agit ici du passage de l'âme obscure à l'âme illuminée par la connaissance divine.

Dans son «*Parzival*», Wolfram Von Eschenbach indique que le «GRAAL serait une Pierre Précieuse, dont l'ermite Trevizent aurait dit : «... qu'elle reçoit du haut ce qui lui donne sa plus haute vertu. C'est aujourd'hui le Vendredi Saint (symbole de la Croix) ; c'est le jour où l'on peut voir une colombe descendre du ciel en planant ; elle apporte une petite hostie blanche (symbole du cercle) et la dépose sur la Pierre. Toute rayonnante de blancheur, la Colombe reprend ensuite son essor vers le Ciel (double spiration de l'Esprit)».

On rejoint l'idée de synthèse selon le point de vue de René Guénon : «*Il y aura synthèse quand on partira de l'Unité même, et quand on ne la perdra jamais de vue, à travers la multiplicié de ses manifestations, ce qui implique qu'on a atteint au-dehors et au-delà des formes, la conscience de la vérité principielle qui se revêt de celles-ci pour*

[7] *Sir George Ripley, très célèbre alchimiste du XVe siècle.*

principe, et à les unir ainsi, ou plutôt à prendre conscience de leur union réelle, en vertu du lien tout intérieur, inhérent à ce qu'il y a de plus profond dans la nature.»

Par ailleurs, les recherches auxquelles se livrent les physiciens concernant les propriétés des *sous-particules subatomiques*, aboutissent à la conclusion que chacune de ces cellules ne peut être traitée isolément puisque, dans ce monde incroyablement petit, tout est relié.

«*La notion excluant toute séparation d'un élément par rapport aux autres dans l'Univers est précisément l'une des clés des Traditions mystiques non seulement dans le Bouddhisme, l'Indouisme et le Taoïsme, mais aussi dans les traditions mystiques occidentales,* nous dit Fridjof Capra. *Et les parallèles entre science et mysticisme ne sont pas limités à la physique moderne ; ils peuvent être étendus de par les mêmes justifications à la nouvelle biologie systémique.*» [...] «*Tous les phénomènes sont conçus comme solidaires et inséparables dans cet ensemble en tant que manifestations différentes de la même réalité indivisible qui est en toute chose et dont toute chose est bâtie.» Les Bouddhistes désignent cela : «La Réalité telle qu'elle est.*» nous dit toujours Fridjof Capra. [8]

Et ceci nous conduit tout naturellement à ce passage tiré d'une Upanishad:

«*Ecoutez ce qu'enseignaient depuis des millénaires les Grands Maîtres de l'Inde : Le principe dont tous les êtres naissent, dont ils vivent une fois nés, où ils rentrent quand ils meurent, tu dois chercher à le connaître : c'est Brahman.* [9] *Quiconque se voit dans les êtres et vit tous les êtres en lui devient Un avec Brahman Suprême. Le Brahman Suprême, l'âme de tout, le principe de l'Univers, plus ténu que la chose la plus ténue, l'Être Éternel, tu l'es, tu l'es, tu l'es !*»

Et voici comment Ida Rabinovitch [10] commente ce passage : «*Ce Brahman Hindou est bien, sans aucun doute, cet immense tissu de l'Univers qui, bien qu'invisible, nous constitue nous-mêmes ! L'Énergie des Mondes ! Et si nos physiciens nous apprennent que l'énergie est toujours faite d'ondes vibrantes (ou particules) et si nous-mêmes*

---

[8] *Fridjof Capra,* «Le Tao et la Physique», *Éd. Sand.*

[9] *Note de l'auteur : Remarquons ici que Brahman, en tant que réalité ultime extérieure, est identique à Atman, la réalité intérieure.*

[10] *Ida Rabinovitch, in* «3e Millénaire», *n° 10.*

des Mondes ! Et si nos physiciens nous apprennent que l'énergie est toujours faite d'ondes vibrantes (ou particules) et si nous-mêmes sommes faits des mêmes particules (ou ondes vibrantes), quelle preuve plus convaincante pourrions-nous trouver de l'Unité Universelle?»

Paul Claudel [11] de son côté, dans : «*Religion et Poésie*», nous dit «*que les choses visibles ne doivent pas être séparées des choses invisibles, car toutes ensemble elles constituent l'Univers de Dieu.*»

Commentant cette pensée, Sadayo Satomi [12], religieuse catholique de nationalité japonaise, écrit dans la préface de son étude consacrée au symbolisme de la Croix chez Paul Claudel : «*Autrement dit, la présence de l'invisible enrichit celle de la chose visible et lui donne un sens complémentaire. C'est le monde invisible qui fournit la clé du monde visible et c'est le monde visible, débordant de la puissance intérieure, qui nous suggère l'existence de l'invisible.*» Et c'est là aussi que se situe précisément ce «*monde marginal*» dont parle Henry Corbin, «*intermédiaire entre le monde sensible et le monde intelligible.*»

Et ce n'est pas un hasard si, pour désigner cette Intelligence Cosmique qui régit l'Univers, la plupart des grandes traditions ont employé le mot «souffle». Qu'il se traduise par Nout (pour les Égyptiens, par Hamsa (pour les Brahmanistes), Ruah ou Ruach (pour les Israélites), Spiritus Sanctæ (pour les Chrétiens), ou par Qi (dans la philosophie chinoise), ce mot garde universellemement le sens d'un principe divin. Tous ces entités d'ordre spirituel n'étant que le rappel de l'existence d'une *même réalité indivisible qui est en toute chose et dont toute chose est bâtie, d'une même Force Miraculeuse* [13], imperceptible par nos sens, incompréhensible pour notre concept, mais qui est à la fois contenue dans Tout et contenant Tout et dont on peut dire qu'elle n'est autre que «*la Réalité telle qu'elle est*».

N.B. Hamsa, qui représente un cygne couvrant l'Œuf Cosmique, est en réalité un «souffle».

Ruah, l'Esprit-Dieu, qui couve sur les eaux primordiales de la Genèse, est le «souffle».

---

[11] *Paul Claudel,* «Religion et poésie», *Œuvres en prose, la Pléiade, 1965.*

[12] *Sadayo Satomi,* «Le signe de la croix chez Paul Claudel, Étude d'un symbole», *Éd Librairie, Éditions France Tosho, Tokyo, 1982.*

[13] *D'où le nom de* «Tout-Puissant» *que l'on donne parfois à Dieu, omnipotent, omniprésent et éternel.*

Il faut d'autre part remarquer que *pneuma* en grec signifie à la fois souffle et esprit, et que le lien sémantique entre ces deux mots se retrouve en latin où «spiritus» (esprit) signifie d'abord «respiration» (spirare : respirer).

De même que Er-Ruh qui, dans le langage musulman, signifie «esprit» a pour sens premier «souffle».

Ch'i en chinois signifie «gaz» ou «éther». Mais dans l'ancienne Chine ce mot était employé pour désigner le souffle vital ou l'émergie animant le cosmos. Et n'oublions pas que l'acupuncture n'a d'autre but que de stimuler le flux du «ch'i» à travers les canaux du corps humain, ces canaux étant en quelque sorte les «sentiers du ch'i».

CONCLUSION

Si je n'ai, pour ma part, jamais cessé tout au long de mes recherches, d'être habitée par l'idée que l'Univers s'articule autour d'une même structure absolue, je reste encore aujourd'hui tout à fait incapable de donner une explication quant à la raison pour laquelle la grille de ma composition a pu être construite à partir de telle ou telle donnée, plutôt qu'à partir de telle ou telle autre, mais j'en appelle à l'opinion de tous ceux qui veulent bien partager l'idée qu'il existe une Conscience Cosmique qui gratifie ceux qui savent - ou peuvent - se mettre à son écoute, d'un don particulier de vision. «*Quand le concept d'esprit humain est compris comme étant un mode de conscience dans lequel l'individu se sent lié au cosmos tout entier,* nous dit encore Fritjof Capra, *il devient clair que la conscience écologique est véritablement d'ordre spirituel.*»

En fait, l'idée d'un individu lié au cosmos est exprimée par la racine latine du mot «religion» - qui est *religare* (relier fortement) - et aussi par le mot sanscrit «yoga», signifiant *Union.* Il n'est donc pas surprenant que la nouvelle vision de la Réalité soit en accord avec beaucoup d'idées des traditions mystiques. L'esprit et la vie sont tous les deux les manifestations du même ensemble de propriétés systémiques, un ensemble de processus qui représente la dynamique de l'auto-organisation.

Mais n'est-ce pas précisément au sein même de cette auto-organisation, de cette auto-génération d'un seul et même module, le CERCLE, que se trouve le secret de l'Harmonie des Sphères, Harmonie qui détient en elle tout LE MYSTÈRE DIVIN?

Je voudrais dire, et ceci en matière de conclusion, que le résultat des travaux que j'ai essayé d'exposer a fait naître en moi la conviction que «*l'Ineffable*» (et c'est sciemment que j'emploie ce terme plutôt que celui de Dieu, que certaines religions ont trop souvent *anthropomorphisé*) ne saurait se révêtir d'aucune forme perceptible, qu'elle soit humaine ou autre...

La véritable nature de cet *Ineffable*, sans commencement ni fin, invisible et pourtant universellement omniprésent, ne peut être que ce Vide Originel et Virginal, là, où tel qu'en Lui-Même peut s'auto-concevoir l'Esprit, à la fois en tant que «*contenant*» et «*contenu*», «*réceptacle*» et «*objet reçu*», Essence de toute chose et fécondateur de toute vie.

Et comment ne pas songer à rappeler ici une des paraboles des Upanushads présentée sous la forme d'un dialogue entre Maître et disciple :

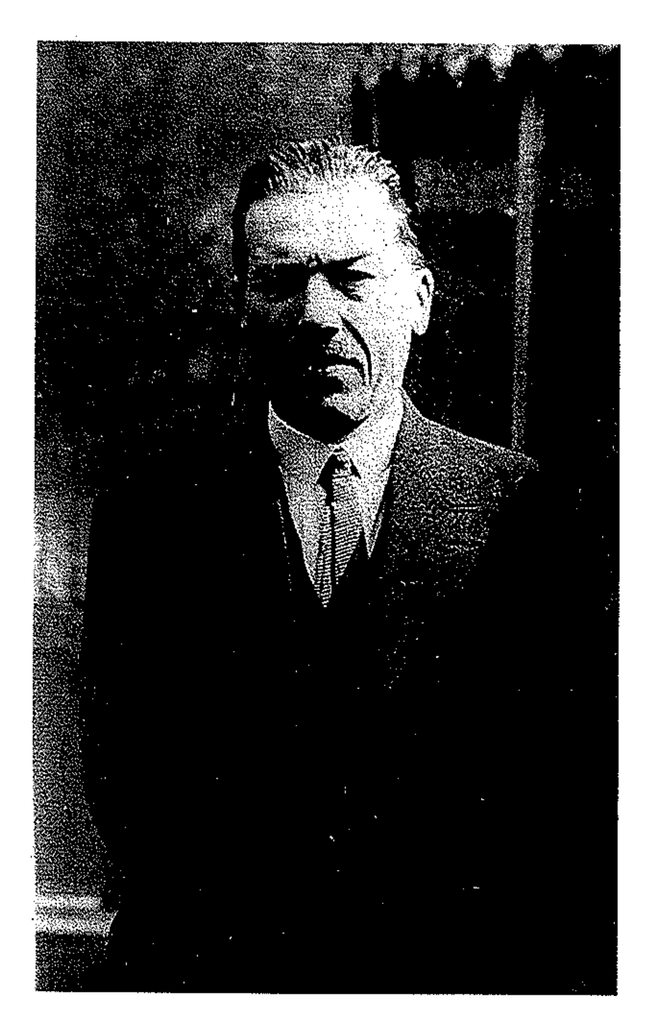
- Apporte une figue.
- La voici, Maître !
- Ouvre-la.
- Elle est ouverte, maître.
- Que vois-tu?
- Des petites graines, Maître.
- Partage-en une.
- Elle est partagée, Maître.
- Qu'y vois-tu?
- Rien du tout, Maître.

- En vérité, mon ami, c'est de cette essence subtile que tu n'as pu voir, en vérité, c'est de cette essence subtile qu'est sorti le grand arbre. Crois-moi, mon ami, c'est cette essence subtile qui est l'âme de l'univers tout entier. C'est la réalité même. C'est Atman.

- C'est toi-même [14]

---

[14] *Chhândogya Upanishad, VI, 12.*



CONSTANT CHEVILLON
(1880 - 1944)

CONSTANT CHEVILLON,
UN HOMME POUR NOTRE TEMPS...

Il faut en vérité beaucoup d'inconscience ou d'audace pour oser évoquer cette figure d'Humanité que bien des voix, infiniment plus autorisées que la mienne, peuvent rappeler à nos mémoires ou tout simplement nous faire connaître.

Je le ferai avec la fervente gratitude qui étreint mon cœur lorsque revient le temps des campanules au bleu profond le long du sentier qui monte vers la Fontaine Sainte : Constant Chevillon, tombé sous les coups de la haine stupide, le 26 mars 1944, montée des Clochettes à Saint-Fons, abandonnait, voici un demi siècle, sa vie de Service en un silencieux Offertoire.

Je ne le connais qu'à travers ses écrits ou les témoignages de ses amis et proches, en particulier ma Sœur et mon Frère très aimés, Philomène et Renan. Les deux ouvrages de notre cher René Sénève, «La Gnose de Constant Chevillon» et «La Paix Universelle», m'ont permis d'approcher l'œuvre de cette profonde intelligence, de ce cœur fort et généreux.

A vous, lecteurs, de découvrir l'Educateur, le Modèle, le Phare que fut Constant Chevillon, de déceler à travers ses écrits tant de sagesse, d'intelligence, d'amour assortis de courage lucide.

Sa vie tout entière fut animée par une haute idée du Service de son pays et des ses Frères en Humanité, jusqu'au don final, intégral. Et "*y a-t-il une plus grande preuve d'Amour que de donner sa vie pour ses Frères?*"

Me viennent en mémoire ces mots d'un autre Serviteur de l'Humanité, Raoul Follereau : "*Il n'est point d'autre Hiérarchie que la capacité de servir et le pouvoir d'Aimer.*"

Alors, oui, Constant Chevillon est Grand-Maître du Cœur, Grand-Maître du Service, Grand-Maître du sacrifice, intemporel comme tous ces Serviteurs Inconnus qui jalonnent la lente et douloureuse progression de l'Humanité... Mais sans doute eût-il préféré être pour nous : Constant Chevillon, un Frère, un Ami, un Homme pour notre temps.

Huguette Morelière,
"PARVA"

Nous publions ci-après trois textes de Constant Chevillon qui nous ont paru être de nature à donner une idée de l'auteur et de son œuvre.

MORS ET VITA[1]

Au moment de sa naissance, une créature humaine est dotée à peine d'un vague instinct animal. Tout, pour elle, se résume en de vagues sensations de bien-être ou de souffrance. Si elle est satisfaite, elle sourit ; à la moindre atteinte du mal, elle pleure et se lamente. Le monde extérieur ne vient à elle qu'à travers un brouillard au sein duquel tout est confondu dans un ensemble sans relief.

Puis, un jour, un rayon de soleil ; un voile se soulève, les individus se détachent sur le fond de brume, la conscience sort de sa gangue et devient une réalité. L'enfant se distingue de son ambiance, il commence à vibrer avec son entourage immédiat, c'est un homme en voie d'évolution. Il grandit peu à peu et son horizon s'élargit. Il prend contact avec son milieu, de spectateur il devient acteur. Il emmagasine de l'expérience, celle du moment présent et, par l'histoire, celle des siècles révolus. Or, cette dernière, qu'on peut croire morte ou tout au moins cristallisée, porte en elle-même un ferment d'immortalité, c'est le germe de l'avenir. A l'aurore de sa vie, grisé par ce subtil nectar, l'homme se tourne donc vers le futur. L'horizon imprécis, paré de toute la beauté du devenir en gestation, lui apparaît comme un champ indéfini de lumière, ponctué par des sensations nouvelles. Le soleil marche vers le Zénith, le temps rapide fuit encore lentement, le passé individuel est si proche !

Mais la vie s'écoule au rythme du temps mathématique ; l'adolescence et la jeunesse font place à l'âge mûr. les obstacles se multiplient avec les déboires. L'horizon lointain se rétrécit et devient un cachot où l'homme est en proie aux affres de l'asphyxie. Le temps accélère sa marche, il fuit maintenant avec une rapidité vertigineuse, suivant la cadence psychologique, et l'angoisse indicible pénètre l'âme humaine avec la pensée de la mort inévitable et chaque jour escomptée.

Le ver rongeur est dans le fruit, il l'épuisera jusqu'à l'écorce si rien ne vient interrompre son travail de destruction. Quelle désillusion pour la majorité des hommes. Eh quoi !, la vie, ce dynamisme toujours tendu vers l'action, peut donc faire place à l'écroulement passif de la mort? La nuit totale va succéder à la vie ardente. La fin ! ne plus voir, ne plus entendre, ne plus penser, ne plus bouger. Le silence et l'ombre ; le silence sans possibilité d'écho, l'ombre sans espoir d'une lumière nouvelle, l'immortalité absolue du tombeau, le Néant ! L'homme est sur le déclin,

[1] ce texte a été publié dans le numéro 1 de 1985 de la revue.

le vieillard a reçu dans sa main déjà tremblante le calice d'amertume ; l'enivrante ambroisie a fait place au fiel du Golgotha. Le spectre de la mort est là ; prêt à le happer en ses griffes de rapace nocturne.

Pourquoi trembles-tu, ignorant et craintif? Pourquoi t'obstiner à contempler le monde extérieur, à suivre l'illusoire évolution des séries phénoménales à travers l'espace et le temps? Descends en toi-même, ouvre les yeux de ton esprit au soleil invisible dont notre soleil n'est qu'une image déformée. Une foi inébranlable, étayée d'une immense espérance, t'illuminera soudain au sein de l'universelle charité. Et la mort ne sera plus pour toi qu'un tunnel obscur, un passage pénible et court au bout duquel s'ouvre l'immuable horizon de l'Eternité.



L' ESPRIT[2]

ous allons essayer de voir clair et net dans ce labyrinthe de notre intériorité, si familier et pourtant si peu connu de la majorité des hommes.

Le composé humain comporte une âme et un esprit assemblés en un corps, seul visible, et qui forment avec lui un tout capable de sentir, de penser et d'agir. C'est une entité bien déterminée sur le plan vital. Nous répartissons nos facultés ou fonctions sur ces trois chefs et nous affirmons leur solidarité dans nos comportements par des actions et réactions réciproques, fixant à l'âme le rôle de pivot et de condensateur entre les deux extrêmes. Nous ne nous arrêterons pas sur les sens et autres attributs ou organes du corps ; leur constitution, leur mécanisme et leur activité n'ont pas de secrets pour la science expérimentale ; leur adaptation à toutes les nécessités de la lutte pour l'existence a été étudiée et contrôlée jusque dans les détails les plus infimes. Quant aux sentiments et passions qui agitent l'âme, la servent ou la desservent par leur explosion irraisonnée, par le plaisir ou la douleur dont ils sont l'origine, considérés par les uns comme une fin idéale, par d'autres comme un moyen et par certains comme un fardeau et une tare, nous laisserons le soin d'en discuter aux psychologues professionnels. Ces

[2] ce texte a été publié dans le numéro 1 de 1975 de la revue.

deux paliers de la nature humaine, du reste, lui sont communs avec l'ensemble de la faune terrestre, dans la norme de l'évolution de chaque espèce et d'autre part leurs assises animales, par conséquent matérielles, sont nettement indiscutables. Ils ne sont pas, à proprement parler, humains, en dehors de l'information qui peut leur être donnée par les facultés intellectuelles et spirituelles de l'hominalité. Notre seul souci sera de définir la liaison des éléments et d'éprouver la prépondérance de l'esprit qui résume et spécifie l'être dans la totalisation de son unité.

Ce que nous avons dit plus haut nous donne sans obscurité possible le principe de la liaison. Le corps est un instrument ; l'âme est le fluide qui pénètre les organes et les habilite au mouvement, elle résorbe leur inertie congénitale ; l'esprit est un moteur, ou plutôt, un feu subtil qui dilate et règle les élans de l'expansivité animique, pour orienter le tout dans le sens divin de la vie. Le corps est purement passif ; l'âme est une ardeur lumineuse dans sa sphère, mais limitée sur son plan particulier par son déterminisme matériel, elle est aveugle par ailleurs ; l'union des deux donne naissance à un individu dont l'existence et la fin sont fixés immuablement par les souples lois de l'espace. L'esprit, au contraire, est une réalité véritable, un être complet par sa conscience du moi et du non-moi, résultat des facultés greffées sur son essence. La liaison de l'esprit avec le corps s'effectue par l'intermédiaire de l'âme, parce que l'âme possède dans sa substance un reflet de l'esprit, une étincelle d'amour, une aspiration vers l'unité et la pérennité de la vie. Cette liaison est nécessitée par l'obligation imposée à l'esprit de réaliser sa fin à travers le devenir humain, car Dieu a voulu l'homme en ses deux formes, immortelles et périssables, pour le faire libre et responsable, pour lui donner un droit légitime à la béatitude.

* * *

L'homme est trinité comme Dieu, il est matière, vie, lumière. A cette constitution ternaire il doit d'être le dominateur et le roi de son domaine terrestre. Sans l'esprit, il serait encore la plus parfaite de toutes les créatures, mais il n'aurait pas la noblesse et le nimbe de l'intellection ; aucune possibilité de douceur et de mansuétude ne serait en lui, aucun désir de justice, aucun reflet d'éternité n'éclairerait sa route. Il doit tout à l'esprit ; le corps et l'âme sont de simples vêtements. Si l'homme est un ternaire, sa vie cependant se comporte comme une ellipse, elle évolue autour de deux centres d'inégale importance, mais dont le rôle est identique dans la stabilisation de l'axe. Ce sont l'âme et l'esprit, car le corps est le milieu commun où se répand leur attraction. L'un et l'autre de ces deux pôles essayent de

s'attribuer la prépondérance pour réduire l'ellipse au cercle, symbole et réalisation de l'unité essentielle dans le temps comme dans l'éternel. Il y a lutte entre les deux, selon la formule de l'*homo duplex* des philosophes et des poètes ; il faut que la lutte se résolve au bénéfice du centre le plus haut. Celui-ci doit devenir l'arbitre de la révolution, comme un soleil est l'arbitre des planètes dont le mouvement s'accorde avec l'impulsion centrale. C'est pourquoi l'homme double doit se muer en unité par le ministère de l'esprit, c'est pourquoi le centre animique doit devenir un satellite équilibrant dans le composé humain, car il ne représente pas la valeur fondamentale de l'homme, c'est une valeur d'appoint dans la lutte pour la conquête de la fin dernière.

L'esprit doit sa prééminence aux facultés et fonctions dont il est revêtu. Pour nous pénétrer de la supériorité intellectuelle, nous allons, dans le dédale des philosophies traditionnelles, en étudier très sommairement le mécanisme et la qualité. Les facultés de l'esprit sont des attributs inhérents à l'essence ; elles constituent non seulement son activité, mais son être lui-même, elles sont donc une dans leur multiplicité. Il faudrait les considérer dans leur ensemble, dans leur simultanéité, mais l'outil matériel qui les supporte ne le permet pas et nous sommes obligés de procéder par scission, par visions successives.

Plus haut, nous les avons divisées en trois groupes qui s'interpénètrent et se confondent dans la faculté supérieure, dans l'amour. Elles forment une gamme dont les tonalités s'harmonisent en une dominante unitive transcendante à elles-mêmes.

De prime abord, nous avons l'intelligence et la raison, puis l'entendement et l'imagination créatrice ; viennent ensuite la volonté et la conscience supérieure ou morale et, enfin, l'amour au sein duquel se produit la synthèse de l'être. Cette échelle n'est pas conforme à celle des psychologies officielles, voire scolastiques, elle demande une précision. La volonté suppose la liberté qui est choix, la conscience comporte la mémoire et l'amour est aussi sainteté. En examinant de près, nous allons découvrir encore, indépendamment de la primauté, le principe de liaison.

Les deux premiers groupes sont souvent confondus et unifiés sous le nom générique d'intelligence. C'est un tort ; il y a bien là quatre fonctions qui, évidemment, réunissent leurs efforts pour conduire l'homme, d'un côté à la science expérimentale, de l'autre à la gnose, mais sont différentes dans leur objet, leur but et leur mécanisme particulier.

L'intelligence et la raison s'épaulent et forment un tout. Elles reçoivent l'influx du deuxième groupe, mais sont tournées du côté de la matière. L'intelligence n'est pas passive, elle est négative, elle ressemble à un bassin de décantation dans lequel l'apport sensoriel, concret et purement phénoménal, est distillé, abstrait et généralisé. Ce travail d'élaboration correspond très exactement à l'étymologie du mot intelligence, dont la racine est : «*intus legere*», lire à l'intérieur, ou : «*inter legere*», choisir parmi. Elle est donc la faculté de comprendre et de distinguer les premiers rudiments du Verbe humain dont nous allons maintenant suivre l'épanouissement total.

La raison reçoit la maquette intellectuelle, l'intelligible extrait des données phénoménales. Elle a donc pour objet les choses, les êtres des mondes extérieures, comme aussi les états subjectifs de la conscience qui en résultent. Elle se sert des signes abstraits qui les expriment pour en tirer des conclusions d'apparence adéquate, à la lumière de l'expérience d'un côté, de l'entendement de l'autre, et, dans ce dernier cas, en vertu des lois de l'analogie. Elle affirme ou nie, compare, analyse, déduit, induit et divise ; c'est encore une faculté de la distinction, mais elle distingue dans l'abstrait pour aboutir à l'universel.

Le deuxième groupe comprend l'imagination créatrice et l'entendement. Ces deux facultés sont si proches l'une de l'autre qu'elles se confondent le plus souvent dans les théories philosophiques. Elles sont tournées du côté de Dieu, du côté du monde des idées, elles entrent en contact avec la Sagesse Divine.

L'imagination créatrice est la faculté suprême de l'intellection humaine; elle n'a pas besoin de raisonner pour agir, elle est tout entière intuitive. En vertu de son intuition, elle est impressionnée par les idées qui, dans leur forme originale, appartiennent au domaine exclusif de Dieu. Elles les transforme en images idéales, sous un aspect proprement humain, pour nous les rendre intelligibles. C'est en elle que réside l'aiguillon du génie. Tous les hommes sont dotés de l'imagination créatrice, mais la plupart l'ignorent et la laissent plus ou moins inactive, voilée par l'imagination sensible, en d'imprécises aspirations vers l'absolu. Seul, le génie peut exprimer et donner la traduction adéquate du contenu des captations de cette faculté, seul il peut les réaliser en concepts et en actes, et c'est l'œuvre de l'entendement.

L'entendement s'empare des apports de la faculté imaginatrice, il accomplit à leur égard la métamorphose effectuée par l'intelligence sur les données expérimentales. C'est par lui que nous précisons, à la

manière humaine, les idées fondamentales de notre pensée : absolu, infini, éternel, souverain bien et suprême beauté. C'est par lui que le génie enfin épanoui profère des choses divines sous l'aspect convenable, nourriture des élites et des foules subjuguées et consentantes ; car l'entendement est le verbe de l'homme dans son expression décisive. Si nous voulions nous comparer, en toute humilité, à Dieu, nous pourrions dire : "Chez l'homme l'entendement est l'idée de l'être, la faculté par laquelle il entre en communion relative avec l'infini et l'absolu, avec l'unité transcendantale." Nous aurions alors une contrepartie immédiate dans notre raison qui est l'idée du non-être, c'est-à-dire le sens de notre limite et de la limite des êtres contingents, dans la direction de l'universel, à travers l'espace et le temps. Ainsi le deuxième groupe de nos facultés spirituelles apparaît comme le moyen terme entre l'homme et Dieu, comme la raison et l'intelligence sont médiatrices entre l'esprit et la matière. La positivité s'affirme d'un côté et la négativité de l'autre, car il faut être positif pour communiquer avec un plan supérieur et négatif pour embrasser l'inférieur.

Le troisième groupe volonté-conscience, bien qu'illuminé par les reflets de l'intellectualité, se distingue nettement des deux autres dans la sphère de son activité spécifique.

La volonté est une force. On la considère le plus souvent comme le principe directeur de la vie à tous ses étages ; d'autres fois on la donne comme l'expression même de la vie et aussi de l'amour parce qu'elle est pénétrée par lui jusque dans ses profondeurs. Ces significations ne représentent pas la primitivité du fait dans toute sa rigueur. Il faut aller jusqu'à la forme la plus nue et par conséquent la plus radicale qui se puisse concevoir. Or, dans ce sens, la volonté est une puissance inhérente à l'être, elle en est la ligne de force et l'axe central ; elle est l'expansivité de la vie spirituelle et son gouvernail, en même temps elle en est la mesure. La volonté est donc bien la pierre d'angle de l'être et sa clef de voûte, le premier terme de la trinité humaine.

La volonté, avons-nous dit, est illuminée par l'intellect ; grâce à cette lumière, elle accorde son consentement à notre vérité d'abord, à la vérité ensuite, lorsque l'évolution permet à l'esprit de voir au-delà des horizons de l'expérience. Par là, elle crée l'unité de l'être et c'est pourquoi n'ont pas tort ceux qui la regardent comme le siège de l'amour, de cet amour dont les hommes parlent si souvent sans le comprendre jamais ; il suffit de savoir.

Lorsqu'un être humain a réalisé l'unité en lui-même, il possède une volonté de fer ; il rayonne l'unité et l'union autour de lui, c'est un chef possible, fondateur et lien de la société. Il impose la vérité et force le *consentement unanime, au moment où sa vérité devient la pure image de* la vérité éternelle. Il contraint, mais il est doux et miséricordieux dans sa fermeté inébranlable, car il est amour. En Dieu et chez l'homme, la vérité consentie, c'est-à-dire la lumière, est la puissance créatrice, c'est la liberté infaillible qui choisit toujours le bien et l'harmonie, à l'encontre du mal, erreur et dissonance.

Le deuxième volet du troisième diptyque, c'est la conscience supérieure, spirituelle et morale qui corrobore et lie la conscience animale en vue de la totalisation de l'être. Elle reçoit sa puissance et sa raison d'être de la volonté et des autres facultés humaines, car il n'y a point de conscience (*cum scientia*) du vide et d'une nature inerte, et, par un juste retour, elle les fixe dans leur objet et leur manifeste à chaque instant le mystère de leur perpétuelle identité. Définir la conscience est difficile, car elle est un sentiment, dans le sens le plus élevé du terme, le sentiment de l'être, de sa vie et des phénomènes dont il est le siège. Elle apparaît de prime abord comme la condition générale de toutes les autres facultés et pourtant n'existe que par celles-ci. Elle atteint le moi jusque dans ses derniers retranchements et lui révèle son unité à travers les séries-phénomènes dont il est le support et l'agent. Sans elle, tout, dans l'être, serait décousu, dispersé, instinctif, les actes du moi seraient purement objectifs, déterminés par l'appeau immédiat placé sous ses regards, comme chez l'animal. Mais, si elle est l'expression actualisée du moi, elle est aussi et nécessairement en contact avec le non-moi pour les séparer du premier et faire la part des deux dans toutes les sensations, dans tous les concepts et idées qui s'élèvent sur l'horizon intime intellectuel et affectif? Elle est le lieu où se heurtent et s'assimilent le Même et l'Autre, les deux pôles du devenir humain, elle est leur lien par la mémoire dont elle est la matrice.

Par la mémoire, en effet, la conscience réunit en un seul faisceau les intégrations successives de l'être. Certes, elle laisse échapper à travers les mailles, parfois assez lâches de sa texture, bon nombre de nos gestes, de nos pensées, une partie du passé, mais ce qu'elle conserve, elle le fixe à *peu près immuablement dans* le *centre* du Moi *comme* dans un *point* indivisible. Alors la conscience en ses méditations rétrospectives peut s'approprier toute l'existence de l'être, en jouir dans un panorama unique et en inférer l'avenir, car celui-ci se reflète dans le passé dont il est le prolongement plus ou moins nécessaire, nonobstant toutes les interventions de la liberté. Ainsi, par le souvenir, l'homme possède

réellement son existence et sa vie, dans le passé et dans l'avenir sous le couvert de son identité. Or, un être pareillement doué ne peut pas ne pas être immortel et la mémoire enclose dans la conscience spirituelle est l'appétition et la réalisation de l'immortalité. La mémoire humaine est le corrélatif de l'éternité divine.

Telle est la conscience positive, vue du coté de l'être. Mais elle est aussi négative lorsqu'elle juge les actes accomplis par les libres ipséités[3]. Elle est dans ce cas supérieure à la volonté agissante, car elle lui rend témoignage, un témoignage tantôt sévère ou miséricordieux, tantôt glorieux, car elle condamne, absout ou glorifie. Elle est attachée à la volonté comme un miroir dans lequel celle-ci se contemple et peut, si elle est sincère, reconstituer sa beauté parfois ternie par les reflets malsains de l'intelligence dévoyée et des appétits maléfiques. Mais ce point de vue est suffisamment connu pour qu'il suffise amplement de l'indiquer.

Partout où se trouve l'amour, il est un sommet. Tel un pic géant, qui à l'heure crépusculaire concentre le jour qui va mourir, ainsi l'amour couronne de sa lumière l'âme sensible et les facultés spirituelles. Mieux encore, par son rayonnement porté au paroxysme, il devient immanent à l'être tout entier, il en assemble et cimente les parties dans une identité d'autant plus absolue que son immensité potentielle résorbe toute limité. Alors, il magnifie le corps avec ses besoins et ses instincts, l'âme avec ses passions, il ennoblit les puissances intellectuelles, il est la suprême manifestation de la conscience, en un mot il est la gloire de l'être. La gloire n'est pas la veine gloriole des conquérants, moissonnée dans la misère des peuples, ni l'enthousiasme, toujours sujet à caution, des hommes, ni le rayonnement posthume des génies méconnus pendant leur vie ; ce n'est pas le triomphe et la joie de la réussite. La gloire est une pure lumière intérieure; c'est la plénitude de toutes les facultés, c'est la réalisation jamais semblable du désir, c'est un état comme le paradis : la béatitude éternelle. Tout cela réuni, c'est l'amour qui échappe aux foules aveugles, parce qu'elles ignorent tout de lui.

Beaucoup ont voulu situer l'amour. La plupart des définitions, sauf cette du Symphosion et celles des vrais mystiques, confinent à la concupiscence qui est une tare des cérébralités animalisées et par conséquent plus basses et plus brutales que l'animal lui-même, lequel suit sa nature sans se soucier des lumières apocryphes. Un seul mot nous transporte dans les abîmes de l'amour, c'est le mot désir, en grec : «*Eros*». Or, le désir a été outragé au cours des siècles et, de nos jours en-

[3] Du latin *ipse*, soi-même. Ce qui fait qu'un être est lui-même et non un autre (P.L.I.)

core, érotisme est synonyme de dépravation sexuelle. C'est faux ; comme le dit Diotine, le désir en soi n'est ni bon ni mauvais, il se qualifie par son objet ; tourné uniquement vers le corps, il conduit à la bestialité, orienté vers l'esprit, où réside le véritable amour, il mène à toute la perfection compatible avec l'espèce. De toute évidence, si les facultés se cantonnent dans les expériences matérielles, l'amour s'installe dans l'âme sensible et son activité ne dépasse jamais le monde phénoménal ; si, au contraire, l'être évolue dans le sens spirituel, au fur et à mesure de l'ascèse, il s'élève avec l'entendement et l'imagination créatrice vers le monde des formes supérieures et des idées, pour s'incorporer dans l'infini en un dernier élan. Diotine encore, par la bouche de Socrate, marque la triple étape de cet amour transcendantal à la matière : rechercher la beauté dans le corps, à travers les réactions de l'âme, aimer les idées plus que les corps et le bien plus que les idées. Dans cette progression métaphysique, l'amour apparaît comme l'effort du moi pour se compléter, se confiner dans l'échelle de l'être et constituer une unité indissoluble. Il y a trois désirs dans l'homme : l'appétit des sensations, le feu de la passion animique, l'envol vers les idées et le bien suprême. Ces trois désirs, unifiés et hiérarchisés, sont le vêtement de l'amour. Trois désirs, trois étapes de la conquête, trois effets synthétisés finalement en un seul, voilà qui nous confirme la trinité humaine mieux que toutes les démonstrations psychologiques.

Sans nous étendre sur un sujet déjà traité, résumons. L'amour est lumière, conscience et unité. A ces trois termes correspondent les trois formes de l'amour, tout à l'heure énoncées. La lumière provoque la solidarité, la conscience révèle la fraternité, la charité engendre l'unité. Il est facile de comprendre et chacun aura convenance à saisir le centre des rapports selon la loi idiosyncrasique de sa propre intelligence.

L'amour est la fleur de la conscience et la sainteté le fruit de l'amour. La sainteté, en effet, est la perfection de l'amour, sa réalisation la plus haute et la plus totale. L'amour, c'est le désir de l'être, la sainteté est l'union de toutes les facultés avec l'être suprême, avec Dieu. La lumière est complexe, il n'est pas toujours loisible de la suivre sans possibilité d'erreur ; la sainteté est une comme l'essence qu'elle recouvre de sa gloire. Lorsque Jésus prie pour ses disciples, il demande pour eux l'unité de leur vie dans l'unité du Père, donc, la sainteté, c'est-à-dire la déification. Mais Dieu seul est saint, nous dit l'Eglise. Qu'est-ce que la sainteté humaine? C'est une participation à la sainteté divine, imparfaite ici-bas et souvent chancelante, consolidée néanmoins, à chaque minute, par le désir et par l'intuition du mystère de l'unité ; participation qui deviendra absolue, en sa sphère, dans l'état béatifique, au-delà des

frontières de la mort et montera indéfiniment vers les limites de la perfection.

✤✤✤

Tel est l'homme d'après l'enseignement traditionnel : être mixte établi sur trois plans, il tient de la matière, de l'animal et de l'ange. Nous avons passé brièvement en revue ses facultés maîtresses et leurs fonctions ; étant données leur excellence et leur éclatante supériorité, aucun doute ne peut s'élever quant au droit et à la responsabilité de l'esprit dans la direction du composé humain.

Pour ceux qui ont étudié la science ésotérique des nombres, nous ajouterons une simple réflexion. Au corps nous avons donné 5 facultés, à l'âme 6, à l'esprit 7. Tout cela repose sur 3 pour se résoudre en unité. De plus, nous avons : $5 + 6 + 7 = 9 = 3^2$. Voilà la clé cyclique et pythagoricienne.

Quelques éléments de biographie. [4]

Constant-Martin Chevillon est né le 26 octobre 1880, à Annoire (Jura). Il était l'aîné de trois enfants. Ses parents d'origine paysanne avaient, malgré leurs faibles ressources, donné tous les moyens pour que le jeune Constant pût développer son intelligence qui, très tôt, se porta vers la méditation. Après ses premières études au Petit Séminaire, il se destine à la prêtrise, pour cela, il va au Grand Séminaire de Lons-le-Saulnier d'où il sortira diacre. Il fut licencié ès lettres et enseigna comme professeur de philosophie religieuse chez les Pères Jésuites. Marié et très rapidement séparé de son épouse, c'est dans les années précédant la Grande Guerre qu'il rencontra Papus et Jean Bricaud dont il devint l'ami et le disciple et auquel il succéda en février 1934 en qualité de Grand-Maître à la fois de l'Ordre Martiniste, de l'Ordre Maçonnique de Memphis-Misraïm et de l'Ordre de la Rose+Croix cabbalistique.

[4] Selon un témoignage de madame Bricaud reproduit par Jacqueline Encausse dans son livre consacré à Philippe Encausse (Éd. Cariscript, 1991, pages 71 et ss.)

LE VRAI VISAGE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

C'est en 1938 que Constant Chevillon publia
«Le vrai visage de la franc-maçonnerie».[5]
S'il ne se compose que de quatre-vingt pages,
cet ouvrage renferme une densité initiatique
peu commune et favorise une bonne approche
de la franc-maçonnerie traditionnelle
tout en remettant à leur juste place
les réalités et les finalités de l'Ordre.
Nous reproduisons ci-après
un des chapitres de ce volume, intitulé Culture.

La Maçonnerie prescrit la recherche de la vérité, mais cette recherche n'aurait aucun sens si la vérité n'avait un contenu.

Or, trop de maçons, même ceux qualifiés de grands, lorsqu'ils profèrent l'axiome à jamais célèbre, gloire de l'institution : " La Maçonnerie n'impose aucune limite à la recherche de la vérité ", se contentent de faire miroiter aux yeux de leurs frères moins avancés un idéal lointain, intangible et irréel, porte ouverte à toutes les hypothèses issues de l'imagination humaine, celles invraisemblables comme les autres. Ils consacrent, en quelque sorte, une vérité problématique, erreur éventuelle pour tous, sauf pour son détenteur momentané ; une vérité dont la couleur et la forme peuvent changer du jour au lendemain ; une vérité dont le point de départ et le point d'arrivée sont en équilibre parfaitement instable. Pour leur justification ils invoquent la base expérimentale et la méthode rationnelle ; ils prétendent ainsi rester dans la science positive. Ils voient juste, sans doute, s'ils veulent simplement élucider les lois physiques du monde extérieur et sonder le contenu objectif de la matière. Et cependant, même sur ce point exotérique de la science royale, ils restreignent les envolées intellectuelles et nient l'utilité de la Maçonnerie, celle-ci, par les moyens dont elle dispose, étant inférieure aux Académies et aux Facultés. Mais, s'ils veulent, par

[5] Editions Derain, Lyon.

ce moyen, maintenir la mission maçonnique et s'élever sur les hauteurs de l'esprit, ils font fausse route, car l'expérience a besoin d'un phare pour sortir des séries phénoménales qui, toutes, nous conduisent à une impasse sur laquelle s'amorcent les avenues du mystère. Ce phare c'est le contenu de la vérité, la vérité en soi. Elle est évidemment inaccessible dans sa totalité, sans sa substance vivante, sans cesse en mouvement. Cependant, chacun peut en saisir une parcelle, si infime soit-elle, un lambeau susceptible de lui donner une certitude.

Pourquoi la majorité des Maçons s'obstinent-ils à prêcher la recherche de la vérité sans jamais faire allusion à son contenu? Ils se plaisent à la brutalité de la lettre et du mot, ils se projettent vers une évidence fantôme, sans se soucier du corps sacré des idées dont il est la projection intellectuelle, comme si l'évidence par elle-même était une fin, un repos adéquat à l'effort du penseur. L'évidence en soi n'est rien, sinon la lumière engendrée par le choc des rapports du réel au réel. S'acharner à rechercher l'évidence pour l'évidence est un leurre, il faut lui donner un support. Mais le maçon ordinaire, même savant, croit se trouver en présence de la vérité lorsqu'il se loge, pour un temps plus ou moins long, dans la caverne platonicienne ; il confond ainsi le reflet et la réalité, il poursuit l'ombre de la lumière.

L'évidence est un critérium nécessaire pour établir la légitimité d'un rapport, c'est l'harmonie des notions, des concepts, des jugements ou plus spécifiquement une vêture dont on recouvre la pensée. La vérité substantielle est une idée qui ne renferme aucune contradiction dans son énoncé, elle doit dont cadrer exactement d'un côté avec l'apparence phénoménale, avec les manifestations de la vie, de l'autre avec l'essence même des choses ou des êtres dont elle est la représentation harmonique. En d'autres termes, le vérité c'est le réel, rendu intelligible, soit par le procédé discursif du raisonnement et de l'analogie, soit par l'intuition dont l'imagination créatrice est l'instrument.

Si nous partons de ces données reconnues exactes, et il serait difficile de les nier de bonne foi, la culture maçonnique basée sur la recherche de la vérité va nous apparaître dans sa complexe unité. Accoler les deux mots : complexe et unité, semble une hérésie ; en mathématique peut-être, dans le réel, non. L'homme est un dans son essence véritable, il est deux dans ses manifestations intérieures et extérieures, il est trois dans l'actualisation de ses potentialités.

La première phase comporte l'éducation de la sensibilité ; la deuxième, l'éducation de l'entendement ; la troisième, l'éducation de la conscience, *c'est-à-dire de l'esprit, unificateur du composé humain.* Dans la première, il faut éduquer les instincts et les passions, puis les sentiments. Dans la deuxième, former la raison et éclairer la volonté de manière à la guider légitimement dans le libre choix dont elle est à l'origine. Dans la troisième, il faut éveiller la conscience, d'un côté dans la diversité, de l'autre dans l'unité. Mais du haut en bas de l'échelle l'unité se manifeste et devient effective au fur et à mesure de l'ascèse, car le Maçon, tout en agissant selon les lois et principes régulateurs de ses divers plans constitutifs, concentre son activité dans l'axe universel et unique du vrai, du beau et du bien.



Tous les catéchismes religieux, toutes les éthiques et toutes les philosophies nous donnent les règles de cette triple éducation sous le couvert de la morale profane. La Maçonnerie suit cette voie, empruntée de la tradition universelle de l'humanité, mais en lui donnant une portée bien supérieure. Comme certaines religions, elle n'invoque pas la récompense ou la peine, comme les éthiques et les philosophies elle ne s'inspire pas seulement d'une certaine hygiène animique et intellectuelle. Elle n'est pas, en effet, la religion de l'élite des élites et, comme telle, se place à un point de vue surhumain. Elle veut le vrai essentiel, le beau en soi et le bien suprême, sans se préoccuper des contingences engendrées par l'égoïsme des individus, des nations et des races, compte tenu de la progressivité nécessaire à la stabilité du cosmos. Elle accepte donc les compromis et les chemins de traverse axés vers le but final, mais jamais les compromissions et les routes régressives. Elle accepte l'opinion du moment pour autant qu'elle contienne une parcelle de la vérité, mais combat l'erreur et l'ignorance, elle accepte un moindre bien pour marcher vers le mieux. Elle est compatissante aux chutes, jamais à la lâcheté.



L'éducation de la sphère humaine purement sensitive, c'est-à-dire *instinctive et passionnelle, se conjugue avec l'éducation* de l'intelligence, car les facultés correspondantes sont intimement liées entre elles, la sensibilité fournissant à l'intellect l'aliment basique de ses cogitations. La Maçonnerie ordonne à ses adeptes de se libérer des instincts et passions ; non pas de les annihiler, mais de les clarifier et de les maintenir dans leur rôle strict. Ceux-ci ne doivent pas êtres des fins susceptibles d'accaparer et de conditionner l'activité générale de l'être, mais des moyens, des outils par lesquels l'homme peut agir sur la nature physique et la dompter, la réduire à l'état du serviteur qui parle lorsque son maître l'autorise. Ceci est peut-être difficile, mais parfaitement intelligible. L'homme doit être maître de lui-même, or, comme la sensibilité constitue la partie inférieure du composé humain, il faut la soumettre à la partie la plus noble, à l'esprit ; elle ne peut saisir les leviers de l'action, sans être sous l'emprise spirituelle immédiate. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point, tous les hommes de bon sens en sont convaincus. Il n'est pas davantage besoin de nous attarder longuement sur l'éducation intellectuelle. Les lois de la logique, la pratique des sciences positives, nous ont mis sur la voie depuis longtemps. On a, trop souvent, présenté l'intelligence comme la faculté du vrai, c'est exact en surface seulement. Le vrai est absolu et l'intelligence ne peut rien saisir en dehors de la véracité des rapports "existentiels" entre cet absolu et ses manifestations phénoménales, véracité qui constitue l'évidence ou la certitude scientifique. Elle est donc relative dans toutes les incidences de son activité. Le thème maçonnique de l'éducation intellectuelle consiste précisément à empêcher les adeptes de se fourvoyer en des rapports faussement véridiques, suscités par l'erreur congénitale attachée à nos sens ou par le rapprochement illégitime de notions ou concepts, semblables en apparence, mais en réalité étrangers les uns aux autres. C'est pourquoi la Maçonnerie recommande la circonspection dans l'analyse, le discernement dans l'élaboration des concepts, la tempérance dans le jugement.

Ce n'est pas tout encore. Par cette première étape, elle permet à l'intelligence de recevoir une lumière suffisamment clarifiée, authentique expression du donné sensoriel. La science véritable, la gnose, possède un autre pôle, le pôle de la connaissance ésotérique. Ce pôle, ce sont les idées émanations du monde des essences. Les idées sont l'élément informateur de la connaissance ; elles sont, comme telles, absolues en elles-mêmes et leur relativité est fonction de nos facultés représentatives. L'éducation intellectuelle maçonnique nous permet de pénétrer dans ce

monde transcendantal, car elle ne se contente pas de former l'intelligence, elle influence l'entendement, racine radicale et support de la première.



L'intelligence réalise l'abstrait contenu dans le concret phénoménal sensible, mais se trouve toujours dans la diversité. L'entendement, au contraire, impose à la diversité abstraite l'action unificatrice des idées et engendre l'*adéquatio rei et intellectus* dans laquelle tous les platoniciens, après leur maître, plaçaient et placent encore la vérité. Pour être dans le vrai, il faut réaliser l'équilibre entre le sujet et l'objet, entre la chose connue et l'entendement qui connaît. C'est là l'œuvre maçonnique par excellence dans le domaine intellectuel, c'est la première étape du Grand Œuvre.

Mais il faut ici beaucoup de subtilité pour suivre l'ascèse et c'est pourquoi nombre de Maçons s'arrêtent en route, et n'outrepassent jamais la diversité intellectuelle. Leur volonté, du reste, uniquement éclairée par la lumière réfractée à travers le prisme matériel n'est pas illuminée par le reflet des essences et maintient son activité dans le monde physique, dans le monde extérieur ; le monde intérieur leur est clos. Or celui-ci peut se présenter à notre sens intime comme un livre ouvert, si nous savons éduquer notre entendement, si nous savons accroître sa réceptivité et opérer le dosage adéquat du réel et de l'apparence. Il faut, en effet, pour conserver à la vérité sa puissance dynamique de réalisation, marier les idées et l'expérience dans une juste mesure. Il ne s'agit pas d'une simple juxtaposition de concepts venant de deux points opposés de l'horizon intellectuel ; il faut effectuer, non un alliage, mais une synthèse vivante au sein de la pensée. Il faut que la *materia prima* fournie par les sens, élaborée par le diptyque sensibilité-intelligence et la forme substantielle reçue par l'entendement donnent naissance, grâce au jeu de la volonté et de l'imagination créatrice, à un être nouveau, image parfaite de la réalité ; il faut, en un mot, constituer le verbe humain. Et ce verbe n'est pas seulement la science, la parole spéculative et théorique, il doit s'actualiser dans les manifestations de notre activité intérieure et extérieure ; il est créateur ou complètement inutile. A l'intérieur de notre être il constitue la conscience, à l'extérieur, la civilisation.

☆
☆ ☆

Négligeons, en cette brève étude, ce dernier point de vue ; les méditations maçonniques consolidées par les faits quotidiens en révèlent suffisamment les arcanes. Quant à la conscience, il importe de nous y arrêter un instant, car elle est à la base de toutes nos réalisations extérieures, par conséquent l'assise même de la civilisation. Notre conscience pousse ses racines, d'un côté au sein de l'expérience, résultat de l'activité incessante et discontinue du monde extérieur, de l'autre dans l'unicité de notre être, et, par cet intermédiaire, dans l'unité cosmique dont l'origine repose sur le monde des idées informatrices, c'est-à-dire dans la manifestation du monde spirituel. Elle n'est pas seulement le sens de la justice, de la morale sociale et de l'amour-propre individuel dont les variations sont indéfinies. S'arrêter à cette conception, c'est prendre l'effet pour la cause. Dans son épanouissement total, la conscience est d'abord et surtout le sceau, le signe vivant de notre réalité, car elle perdure parmi les phénomènes passagers, elle est l'éternité dans le temps. Mais en raison de son pôle négatif appuyé sur la diversité phénoménale, elle est aussi le sens de notre interdépendance vis-à-vis de l'universalité des êtres, donc un lien entre le moi et le non-moi. Par l'éducation, par la culture intensive, ces deux attributs répondent à une hypostase greffée sur l'arbre de la création et la conscience devient une cellule autonome de l'espèce humaine, solidaire de toutes les autres, mais complète en elle-même dans le sein de Dieu. Elle est donc le support de l'amour véritable, de l'amour absolu et sans limite dont l'étreinte puissante embrasse toutes les créatures, à travers le Créateur. Et voilà pourquoi la conscience est aussi un tribunal devant lequel aucune parole, aucun geste, aucun acte ne trouvent d'excuse s'ils ne sont revêtus du manteau de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Voilà pourquoi elle est une source inépuisable de civilisation, car celle-ci ne peut s'établir sans la foi en l'unité, sans l'espérance en l'unité, sans l'amour de l'unité, dont la conscience est la plus haute expression.

Ainsi, l'éducation individuelle maçonnique rejoint l'apostolat collectif fixé comme but final à l'institution. Pourquoi tant de Maçons s'arrêtent-ils, comme nous le disions tout à l'heure, à la période purement intellectuelle, sans souci de mettre un point final à leur ascèse? La science est nécessaire, un ignorant ne peut briguer l'honneur et la responsabilité d'être un apôtre. Mais l'ascèse ne consiste pas tant à s'instruire qu'à tirer profit de la science pour organiser la vie spirituelle. Il faut s'élever au-dessus de la connaissance, simple base sur laquelle se construit l'édifice de la conscience. La connaissance est relative et hu-

maine, mais par elle doit s'affirmer quelque chose de surhumain dont l'existence est conditionnée par la prise de possession d'une intime réalité : la personne. Contre cette réalité, rien des contingences intellectuelles ne doit prévaloir. C'est une autocréation analogue de tout point à la discrimination des personnalités hypostatiques divines. Sur le support vital, en effet, le logos intellectuel se greffe, qui s'épanouit dans le triple amour de la volonté. Par la vie, par l'être, nous sommes un dans le tout ; par le verbe nous distinguons notre moi et nous devenons une individualité particulière susceptible de se manifester dans la diversité du monde extérieur ; par l'amour nous restituons notre unité dans l'unité transcendantale, nous affirmons notre conscience intégrale ; en un mot, nous situons notre personnalité au carrefour de l'infini et du fini, de l'absolu et du contingent, dont nous devenons participants dans une mesure identique. L'amour ainsi donne un sens à la lumière intellectuelle et transpose la vie sur la plan de l'universel.

Comment conclure ! de manière aussi simple que, peut-être, inattendue. Le Maçon doit acquérir le sens de l'éternel. S'il travaille dans le temps, c'est sous l'angle de l'éternité, c'est-à-dire de la réalité. Pour l'homme, c'est dans le temps que germe l'éternité, il faut donc en commencer la conquête dans le temps. Or, chaque individu est engagé dans le milieu social ; travailler à la perfection de ce milieu, c'est fournir à l'individu un moyen efficace pour se hausser dans l'éternité. Si le Maçon a coulé sa personnalité dans le monde de l'éternité, s'il est un avec elle, il pourra essayer d'entraîner la société humaine à sa suite ; s'il est resté dans le temps, ses efforts seront vains et ses spéculations comme ses actes voués à la stérilité.

La rédaction tient à remercier notre sœur Huguette Morelière pour sa fraternelle participation au montage de ce dossier sur Constant Chevillon.

Marcel Mollé

WAGNER OU LA MAGIE DE L'OPERA

(3e partie)

Dernières tempêtes, derniers naufrages. [1]

Nous avons laissé Richard Wagner sur ce vieux voilier «le Thétys» qui, en compagnie de Minna et de son précieux manuscrit de Rienzi, l'emporte vers la France.

" J'étais séduit depuis deux ans, écrira Wagner, par le projet d'aller à Paris. A l'été de 1839, j'avais réussi à persuader ma femme de m'accompagner sur un voilier en partance pour Londres. Je ne pourrai jamais oublier cette traversée romanesque qui dura bien trois semaines. Des tempêtes d'une violence inouïe nous mirent en difficulté par trois fois. "

Le capitaine dut chercher refuge dans le fjord de Sanvingen, près d'Arendal. Alors l'équipage cargue les voiles en entonnant un chant d'allégresse et les murailles de pierre où le vent se déchire encore en renvoient les échos. La béatitude succède à l'angoisse. Enveloppé de ces mélodies rassurantes, Wagner écoute se former en lui le thème du «Chant des matelots», tel qu'il surgit maintenant de ses profondeurs. Il a lu récemment dans Heine l'histoire hallucinante du «Hollandais volant» dont le vaisseau fantôme parcourt les océans. Et de cette compagnie des spectres qui erre sur les mers, une mélopée monte dans ce théâtre de rochers nus, mêlés au vent, au sel marin, aux nuages, venue du drame même qui met aux prises l'homme et les éléments, l'homme et sa destinée. Le Hollandais, ce Juif errant des mers, que la mort ne peut saisir, est condamné à voyager sans fin, à travers les tempêtes jusqu'à ce qu'il rencontre la femme rédemptrice. Voici Wagner muni, non seulement d'images saisissantes et d'une grandiose légende, mais d'une semence d'éthique ! Mais quand le «Thétys» repart après trois jours d'escale, les tempêtes reprennent ; dans le sifflement du vent au travers du gréement, Wagner croit entendre le rire du Hollandais et toute la symphonie du Désespoir !

Le 12 août, ils débarquent enfin à Londres où ils ne séjournent qu'une semaine avant de repartir pour la France. Le 20 août, ils arrivent à

[1] Les intertitres sont de la rédaction de la revue.

à Boulogne sur Mer. Justement, Meyerbeer s'y trouve aussi. L'illustre Berlinois leur sera peut-être utile ; sa bienveillance est proverbiale. En effet, il le reçoit en sa maison de villégiature.

> " Mon enchantement dépassa toutes mes prévisions. Personne n'est plus accueillant que l'auteur des «Huguenots». "

Wagner lit à son hôte les trois premiers actes de sa pièce et lui en laisse le manuscrit de musique. Meyerbeer est frappé par l'excellence de l'écriture. Il lui donne des lettres de recommandation pour Duponchel, le directeur du Grand Opéra, pour Habenek, le chef d'orchestre, pour Schlessinger, l'éditeur.

A l'aube du 16 septembre, Richard et Minna arrivent au terme de leur long et épuisant voyage ; il sont à la Barrière Saint-Denis et entrent enfin dans la capitale. Avenarius, le fiancé de sa sœur Cécile leur a réservé une pièce au 33 de la rue de la Tonnellerie entre la rue Saint-Honoré et le marché des Innocents. C'est en fait un sordide garni qui les attend et c'est là qu'il terminera son opéra. Sur la façade de cet hôtel borgne, se détache un buste avec cette inscription : «Maison où naquit Molière».

Paris, capitale de cette France bourgeoise et cocardière était, à son arrivée, assez fait pour le séduire car il était alors le premier centre musical du monde. Auber, Adam, Halévy étaient les grands noms français qui tenaient l'affiche : auteurs d'une musique honnête, optimiste, doucereuse, sans ambition démesurée et qui n'avait hâte que de plaire. Auber devait être, en 1839, nommé directeur des concerts de la Cour. L'un des traits de son génie fut de trouver comme librettiste l'extraordinaire Eugène Scribe qui laissa soixante-seize volumes de pièces de théâtre.

Les deux grands Italiens de la musique étaient Spontini et Rossini. Disciple de Gluck et de Mozart, le premier avait introduit à l'Opéra des combinaisons d'orchestre et des effets scéniques absolument nouveaux. Enfin, parmi les musiciens de l'école nouvelle, se détachait déjà l'étrange Hector Berlioz, auteur d'«Harold en Italie» qui avait enthousiasmé Paganini à tel point que celui-ci s'était mis à genoux devant lui en face de tout l'orchestre. Berlioz avait déjà à son actif : «La symphonie fantastique», le «Requiem» et il venait justement de conduire au Conservatoire son «Roméo et Juliette», symphonie avec chœurs, soli et récitatif choral.

Wagner consacre précisément l'une de ses soirées à «Roméo et Juliette» et il est étourdi par la virtuosité de cette orchestration, l'audace des combinaisons rythmiques, le luxe d'harmonies sublimes.

Il va rarement au théâtre. Si les premières semaines de son séjour à Paris ont été remplies de démarches vaines et fatigantes, entreprises pour utiliser les lettres de recommandation de Meyerbeer. Il s'aperçoit

déconcertante. Duponchel, Schlessinger, et quelques autres, le reçoivent avec courtoisie et lui distillent de bonnes paroles, mais rien n'avance. Il va enfin voir Scribe. Ce potentat le reçoit avec une parfaite bonne grâce et rendez-vous est pris pour une audition au foyer des artistes de l'Opéra. Au jour dit, Scribe paraît en compagnie d'Edouard Monnais, directeur par intérim de l'Académie Royale de Musique, et Wagner accompagne au piano les trois airs choisis à titre d'exemple. Ces messieurs déclarent la musique *charmante* mais l'affaire en reste là.

La seule satisfaction qu'il éprouve au cours de ces premiers longs mois est l'exécution de son œuvre «Christophe Colomb» aux répétitions des Concerts du Conservatoire. Habenek lui en avait fait la promesse et il tient parole. Et cet événement heureux est l'occasion, pour Richard, d'une émotion qui aura sur sa vie une influence capitale. Il entend, en effet, exécutée par le célèbre orchestre, la IXe symphonie de Beethoven, cette œuvre dont les Allemands disaient qu'elle était le gribouillage incompréhensible d'un fou. Pour Wagner, c'est une révélation inattendue, tragique, décisive, et qui va orienter toute sa conscience d'artiste.

> " Je vis tout à coup devant mes yeux l'image devinée dans mes rêves de jeunesse. Elle était maintenant claire comme le soleil et je pouvais la toucher de mes mains."

Il fait dans Paris ces longues et sauvages promenades de l'étranger solitaire qui se demande comment, demain, il achètera son pain. Aucune antichambre directoriale ne s'ouvre devant cet inconnu, aucun éditeur ne veut de ses compositions. Quoiqu'il en soit, Wagner dépense ses derniers sous en vaines tentatives. Au Mont-de-Piété, il apportera sa montre, sa pauvre argenterie, ses petits cadeaux de noce, puis les bijoux de Minna et jusqu'à sa garde-robe de théâtre. Pourtant, il travaille toujours, mais désormais sans concession à personne. Soutenu par une volonté indestructible, il se met à une ouverture pour «Faust» chargée de lui rendre la foi en soi.

Dans la boutique de Brockaus et Avenarius, située rue de Richelieu, à l'ombre des murs de la Bibliothèque Royale, Wagner a trouvé un ami. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, originaire de Bonn, un de ces obscurs et timides savants d'Allemagne qui occupe, à la Bibliothèque, un petit emploi subalterne. Personne ne sait rien de ce mystérieux travailleur sinon qu'il traverse la vie dans un véritable renoncement philosophique, ayant dépouillé tout rêve et toute illusion. On l'appelle monsieur Anders et ce compatriote de Beethoven se prend vite d'amitié pour le jeune Saxon. Il lui présente un autre lui-même, le philologue Lehrs.

Celui-ci est un allemand d'origine juive que ses parents ont affublé du nom héroïque de Siegfried, mais on le nomme d'habitude Samuel.

Malgré la misère qu'il y endure, Lehrs assure qu'il n'y ait pas de lieu où il puisse vivre, hors Paris. Il travaille toute la journée, court les bouquinistes le soir, puis, conduisant Anders qui s'appuie sur une canne, ils grimpent ensemble jusqu'au petit réduit des Wagner. Les projets sont aussitôt remis en cause car ces deux miséreux qui n'ont plus pour eux-mêmes aucune ambition sentent se réveiller, au contact de ce Richard passionné, toutes les exigences qui avaient animé autrefois leurs cœurs crédules. Ils ont une foi si robuste dans l'avenir de leur protégé qu'ils lui conseillent de quitter son taudis pour emménager dans un appartement moins sombre.

C'est ainsi que le 15 avril 1840, Richard et Minna viennent habiter 35, rue du Helder, au quatrième étage, à cinquante pas du boulevard des Italiens, dans le quartier le plus élégant du monde artistique.

Mais il faut vivre. Wagner consent à fournir des articles à «la gazette musicale», éditée chez Schlessinger. Une assez longue dissertation intitulée «De la musique allemande» est remarquée et quelques autres articles suivront dont : «Un musicien allemand à Paris» dans lequel il se venge des humiliations qu'il a subies. La misère et l'indignation l'ont, en peu de mois, profondément transformé. Jamais, autant qu'à présent, il ne s'est senti si proche du Maître sauvage et incompris qui lui montre le rocher du haut duquel on apprend à regarder sans vertige les tentations du monde.

> " Ne pas se vendre, ne pas s'avilir, ne rien céder aux goûts faciles du public. Ne pas flatter les mauvais maîtres. "

Il est sans pitié pour lui-même et pour cette pauvre Minna descendue au rang de femme de ménage, car elle lave le planchers et fait maintenant le service et la cuisine de deux dames allemandes.

Le petit cénacle de bohèmes allemands se réunit à l'occasion dans le restaurant italien de Brocci, autour du plus brillant de ses exilés volontaires, Henri Heine, qui remporte en France tant de succès. Wagner regarde ce poète avec intérêt et l'écoute avec déférence, d'autant mieux qu'il a trouvé dans l'un de ses écrits un thème qui l'a rempli d'idées musicales, celui du «Hollandais volant». Il se hâte de mettre ce thème en musique et presse la fin de son «Rienzi» alors que la misère grandissante, angoissante, l'arrache sans cesse à son labeur. L'œuvre achevée, il l'envoie à ses amis de Dresde, à Théodore Apel, au roi de Saxe lui-même. Nulle réponse de personne. Minna, à son tour, écrit une lettre très noble, très digne à Théodore Apel. Elle supplie, elle se traîne à ses genoux, parce qu'en cette matinée du 28 octobre, on est venu se saisir de son mari et qu'il est maintenant en prison pour dettes, si bien que ce camarade du malheur envoie l'argent de la délivrance !

L'année 1841 ne s'annonce guère meilleure que la précédente et Wagner l'inaugure par un fiasco au concert de la Gazette musicale. On y

joue son ouverture de «Christophe Colomb» mais les cuivres de l'orchestre détonnent d'une telle façon que le public confond dans sa mauvaise humeur les exécutants et le compositeur.

Il reprend alors l'idée du «Hollandais volant» et c'est le point de départ d'une œuvre lyrique qu'il intitulera : «Le Vaisseau fantôme». Il en apporte les esquisses au directeur de l'Opéra, Léon Pillet. Celui-ci en est tellement satisfait qu'il en confie la composition musicale à l'un des ses fournisseurs habituels. Mais il ne peut être question de la moindre commande à Wagner avant sept ans car la direction a ses engagements à tenir. Paul Foucher, parent de Victor Hugo, déclare, au surplus, que l'idée du «Hollandais volant» n'est pas nouvelle en France. Le mieux est donc d'abandonner le projet. Foucher s'offre d'ailleurs à reprendre l'affaire et à acheter les droits du jeune étranger pour cinq cents francs. Wagner hésite un instant. Il réalise que son rêve de faire représenter un opéra à Paris entre désormais dans l'empire des chimères. Il finit par accepter, mais il jure de devancer ces parasites, de réécrire son poème et d'en composer la musique pour le théâtre allemand.

Wagner est maintenant un homme tout différent. Paris ne lui a pas appris que le drame du pain quotidien. Il lui a enseigné aussi une certaine indifférence hautaine, doublée de sens critique qui s'appelle l'ironie. Avec les cinq cents francs de Paul Foucher, il a pu régler ses dettes et louer un piano, instrument dont il était privé depuis deux mois.

Les principaux textes de son opéra étant déjà notés, il décide d'entreprendre tout de suite la composition de l'ouvrage mais il n'ose ouvrir le piano dans la crainte de se trouver le cerveau sec et le cœur vide. A peine s'est-il mis au travail que l'air du Pilote lui vient d'un trait, puis le chant des Fileuses. Alors, c'est le renouveau de tout son être car il tient enfin le fondement de son architecture musicale et poétique. En dix jours, le texte est rédigé dans son entier et, en sept semaines, la musique est achevée. Tout lui sourit un instant, même cette épouse si misérable et délaissée, son amour éteint, même ces Parisiens de la banlieue, même Meyerbeer, dont il s'est d'abord méfié et qui est intervenu auprès de l'intendant des Théâtres saxons en faveur de «Rienzi». Si bien qu'au mois de juillet, il reçoit la nouvelle bouleversante que son opéra est accepté à Dresde et qu'il sera joué, on l'espère, dans le courant de l'hiver prochain, au Théâtre Royal. Cette lettre a la valeur d'une réconciliation avec son ingrate patrie. Il écrit à sa mère après des années de silence. Il lui explique sa vie, l'irrésistible appel de sa vocation, sa misère, mais il n'incrimine personne, pas même ce Paris où il a conquis sa personnalité.

Dresde, ville détestée et aimée, va devenir maintenant le tremplin d'où s'élancera sa nouvelle fortune.

Et Richard s'envola vers la célébrité.

Avec l'automne, la gêne revient et l'argent de Paul Foucher est consommé. C'est le brave Kietz, cette fois, qui le tire d'affaire en lui apportant deux cents francs qu'il est arrivé à se procurer on ne sait comment. De quoi payer ses dettes et *durer* jusqu'à son départ pour Dresde. Il s'installe dans un petit logement sur cour, 14, rue Jacob, et c'est Kietz, encore, qui subvient aux besoins du ménage grâce aux pièces de cinq et dix francs qu'il parvient à soutirer à un viel oncle avare.

Richard reprend les besognes affreuses qui coûtent si cher au sentiment de son importance : correspondance pour «l'Abendzeitung», réductions d'opéras pour piano, etc. Il se présente même à l'Opéra comme choriste où il espère au moins toucher trois francs par soirée et il a l'humiliation de voir sa candidature rejetée. Puis, il se met à étudier l'Histoire de l'ancienne Allemagne dans les ouvrages de Raumer. Aussitôt, il en voit surgir des textes d'opéras et projette de mettre en musique l'histoire de Manfred, mais il abandonne vite cette idée parce que Lehrs lui prête le vieux poème du «Tournoi sur la Wartburg», la guerre des chanteurs, ainsi que la légende de Tannhauser et celle de Lohengrin. Un nouveau monde vient de s'ouvrir à lui !

Jamais son désir d'Allemagne n'a été plus pathétique qu'au cours de ce dernier mois d'hiver parisien. Et quoi qu'on remette de mois en mois la représentation de «Rienzi», il correspond avec l'intendant, le chef des chœurs, le régisseur, le Kappelmeister, les chanteurs du Théâtre de Dresde. Il leur offre son «Vaisseau fantôme». Il l'offre aux Théâtres de Breslau, de Leipzig. Refus : "impropre à l'Allemagne", lui répond-on partout.

Enfin, lui parvient du comte Redern, la nouvelle que son «Hollandais volant» est retenu pour le Théâtre de Berlin "en approbation de sa musique riche d'invention et d'effets". Meyerbeer était encore intervenu. Avenarius, qui était venu bien des fois en aide au couple nécessiteux, avait écrit à Louise Brockaus pour l'engager à faire à son frère quelque avance de fonds. Et c'est un nouveau miracle ! Les subsides à peine arrivés, d'abord sous la forme d'un billet de cinq cents francs puis d'un second envoi de même importance, lui permettent enfin d'assurer son départ pour la semaine de Pâques.

Wagner prend congé de tous ceux qui l'ont soutenu et monte dans la diligence qui s'ébranle. Il emporte, une fois de plus, sa valise pleine de papiers. La lourde guimbarde traverse les ponts, roule sur les boulevards ensoleillés et passe les barrières.

L'accueil des parents de Leipzig est plus cordial qu'il ne l'attendait. On se réjouit des bonnes nouvelles concernant Rienzi, mais il veut prendre du champ et s'abîmer dans l'action. C'est ainsi qu'il va à Berlin pour s'occuper du «Vaisseau fantôme» et qu'il y croise Franz Liszt. Puis il s'installe avec sa mère et sa femme à Tepliz, jolie station thermale de Bohême et, là, il s'adonne à la joie de se replonger en pleine nature. Il excursionne chaque jour dans la vallée de la Wostraï. Une fois, comme il contourne le vallon de cette région romantique, il surprend un pâtre qui siffle gaiement quelque danse champêtre. A l'instant, Richard se figure qu'il est mêlé à un cortège de pèlerins qui défile dans ces solitudes. Le Venusberg lui revient à la mémoire. Il en jette aussitôt une esquisse et note les principaux motifs. Cette contrée est décidément favorable à son inspiration. Aussi, rentre-t-il à Dresde avec un véritable florilège.

Durant les mois d'août et de septembre, on répète «Rienzi». Wagner se multiplie, opérant des coupures et fabriquant des raccords, stimulant la paresse du chef d'orchestre Reissinger, suppléant aux incompétences, travaillant les faiblesses de chacun. Enfin, tout est au point vers le début d'octobre ; Wagner, lui aussi, a gagné la fièvre de tout le personnel, car jusqu'aux petits employés, on l'aime, on l'admire, et on le regarde comme une sorte de prodige.

Le 20 octobre 1842, le rideau se lève pour la première. Il est évident que l'héroïque et juvénile poème n'a pas de grands rapports avec ce qu'on nomme la vérité historique, mais la vie de Rienzi a l'étoffe qu'il faut pour enflammer l'imagination de quelqu'un qui se veut, lui aussi, un grand réformateur. "Jamais, peut-être, l'énergie d'un seul homme n'a produit de si grands effets ", dit l'historien anglais Gibbon en parlant du tribun dans sa «Décadence et chute de l'Empire romain» et il montre en lui un prodigieux metteur en scène, un homme qui avait préparé la révolution avec un appareil de théâtre et dont l'empire absolu s'était exercé sur le cœur.

L'argument de l'opéra est assez simple. Deux patriciens romains veulent enlever Irène, sœur du tribun Rienzi qu'ils projettent même de faire assassiner. Leur complot échoue. Une insurrection se déclenche et ils sont condamnés à mort, mais le peuple met le feu au Capitole. Rienzi et Irène périssent dans les flammes. Cependant, l'ouvrage a tout le brillant, le séduisant d'un rêve héroïque et sentimental. L'opéra, de surcroît, est enveloppé par un luxe de cortèges et de fanfares, orné d'un ballet, coupé de préludes et de finales à la Meyerbeer et à la Spontini et déjà ponctué de ces leitmotive où le public va trouver, tout ensemble, les exaltations qu'il recherche et les nouveautés qu'il souhaite obscurément sans parvenir, du premier coup, à les comprendre.

Richard prend place dans une baignoire d'avant-scène avec Minna et sa sœur Clara Wolfram. Il n'est ni inquiet, ni joyeux. Il lui semble qu'il s'agit d'un autre lui-même et qu'il n'a plus qu'un *corps astral.* Il écoute la rumeur du public sans oser le regarder, se cache au plus obscur de la loge, songe aux faiblesses de sa partition, à ses longueurs qui, de moment en moment, lui apparaissent plus insupportables. Il ne réalise même pas qu'il se lève à la fin du premier acte et qu'on le pousse sur la scène. Il n'entend pas les clameurs qui redoublent à la vue de ce jeune homme inconnu entré depuis un instant dans la gloire.

Commencée à dix-huit heures, la représentation dure jusqu'à minuit et, pourtant, au dernier tableau, l'auditoire est encore au grand complet dans la salle. Rideau enfin ! Il lui faut se montrer une dernière fois sur la scène au milieu des interprètes électrisés et rendus. «Une fantasmagorie ! Public transporté ! Plus fort que Donizetti !» déclare le compte de Solms, un connaisseur.

Wagner se couche en homme célèbre. Il dort prodigieusement bien et ne s'aperçoit pas que la bonne Minna a semé dans son lit des feuilles de laurier.

C'est sur ce triomphe, ce premier vrai triomphe, qui lui ouvre les portes de la gloire et de la célébrité, que nous quitterons Wagner. Dans les trois derniers numéros de la revue, nous l'avons suivi à travers les dédales sinueux de sa jeunesse, de ses espérances, de ses nombreuses désillusions, de ses rares satisfactions. L'enfantement d'un poète, d'un artiste, est presque toujours une affaire douloureuse.

Mais Wagner a été soutenu par un désir inébranlable et une volonté sans faille. Bel exemple de courage qui lui a permis de surmonter les destins contraires sans lesquels il n'aurait peut-être jamais composé ces opéras grandioses qui ont gagné et lui ont fait gagner l'immortalité.

Et c'est justement parce que nous avons eu le privilège d'assister au long des trois articles de Marcel Mollé à la transmutation *d'un homme à travers des épreuves et des voyages qui constituèrent une forme d'*initiation *que j'ai cru bon d'intituler cette série : «Wagner ou la magie de l'opéra».*

Yves-Fred Boisset

S O U V E N I R ...

Cette rubrique accueillera,
pour le présent numéro,
un article de Fabre des Essarts
parus dans «l'Initiation», *de mai 1895.*

CONCILIATION GNOSTIQUE
par Fabre des Essarts

I

Quiconque se plonge dans l'étude de la Gnose ne saurait dès l'abord, eût-il l'*œs triplex* dont parle Horace, échapper à une sorte de vertigineux épouvantement. Tant de sèves bouillonnent de lui, de si touffus branchages s'entrecroisent et s'enchevêtrent, de si complexes harmonies se succèdent et se heurtent, tant d'ombre et tant de lumière se manifeste à la fois, qu'il se croit égaré en un fuligineux pandémonium, ne sachant plus où trouver le dextre chemin ni la normale orientation, se demandant même si une orientation est possible.

C'est qu'aussi bien tout semble contribuer à cet égarement. De Simon le Mage à Prescillien, c'est une série ininterrompue de flagrantes contradictions, - on le dirait du moins, - en doctrine comme en morale. Valentin, par exemple, dans sa filiation éonique admet une octoade, une décade et une dodécade. D'autre part, il proclame la liberté de la chair, tout en décernant des honneurs spéciaux à la virginité. Marcion, lui, admet bien aussi les trente Eons, mais il prêche la continence, et condamne le mariage. Carpocrate, de son côté, reconnaît l'existence d'anges oppresseurs des hommes. Il veut du reste que nous cédions à la concupiscence, que nous obéissions à tous ses appels pour ne pas être dominés par elle. Pour lui, rien n'est ni bon, ni mauvais, *in se.* En cela, il est diamétralement opposé aux montanistes, ennemis de

tous les plaisirs sensuels, passant une partie de leur existence dans les jeûnes et la xérophagie. Les nicolaïtes, reprenant en morale la tradition carpocratienne, vont jusqu'à conseiller la communauté des femmes. Les ophites affectent des tendances universalistes, admettent le magisme, le platonisme et même le judaïsme, si impitoyablement proscrit par les antitactes, qui affirment que tout ce que contient l'ancien testament est inspiré par le démon et qu'il faut en pratiquer le contre-pied. Saturnin enseigne que le mariage et la génération viennent aussi de Satan et que Jéhovah n'est qu'un des sept anges démiurgiques. Les borboriens et les phibionites adorent un éon femelle, Barbels, et se livrent systématiquement aux plus incestueuses copulations. D'après les caïnites, tous les excommuniés, tous les maudits, Caïn, Cham, Esaü, Coré, Dathan, les sodomites, Judas Iscariote lui-même, doivent être réhabilités : ce sont des calomniés ; leur crime qui est leur gloire, c'est d'être entrés en lutte avec le Dieu des Juifs, qui n'est qu'un faux Dieu. Les esséniens se drapent chastement dans de longues robes blanches pour prier ; les adamites ne se présentent dans leurs temples qu'en état de complète nudité.

En prenant connaissance de ces détails, on est vraiment tenté de s'écrier avec M. de Pressensé que la Gnose est le cauchemar de l'humanité !

Il n'en est rien pourtant. M. de Pressensé n'est qu'un puritain étroit, et celui qui se scandalise en pénétrant dans le pronaos gnostique, et qui ne sait pas triompher de son impression première, n'est pas digne de contempler les merveilles du sanctuaire.

Que diriez-vous d'un néophyte catholique qui prendrait ombrage des gargouilles de Notre-Dame et des lubricités sculptées aux acrotères de ses statues? Est-ce que ces indécents caprices d'artistes empêchent la magnifique et harmonieuse unité de la cathédrale? Est-ce que même, elles n'y contribuent pas dans une certaine mesure?

La Gnose est autrement vaste qu'une basilique ovale : c'est un monde, et, pour faire un monde, il faut de tout.

II

Mais nous avons mieux à dire.

Remarquons une fois pour toutes que c'est par le canal d'écrivains très suspects de parti pris, les Cyrille, les

Clément d'Alexandrie, les Irénée, les Théodoret, les Epiphane, que nous sont parvenus la plupart des documents que nous possédons sur les gnostiques. Tous ces protagonistes de l'orthodoxie paulinienne n'avaient-ils pas un intérêt intense à calomnier l'ennemi qu'ils voulaient abattre? Basile n'est pas né d'hier. On le trouve à toutes les époques. Il fut l'auxiliaire de tous les absolutismes.

Cette considération infirme singulièrement la valeur des détails historiques que nous venons de passer en revue.

Âmes scrupuleuses, rassurez-vous. La Gnose n'est point si noire que d'aucuns ont voulu vous la présenter.

Sous ce tissu brodé de tant de fabuleux caprices, lourd de tant de gloses fantaisistes, elle apparaît, en sa sereine majesté, grande, belle et pure, comme la sainte épousée destinée aux noces éternelles.

Çà et là, on voit saillir les fières lignes de son corps immaculé ; on la sent palpiter et frémir à travers ce monstrueux entassement de calomnies qui l'auraient tué, si ce qui est immortel pouvait mourir.

Les grands points de doctrine se dégagent, universellement reconnus, sans contradictions, sans tâtonnements maladifs, clairement, majestueusement. Qu'on prenne Simon le Mage, Basilide, Carpocrate, Cérinthe, Marc, Marcion, Ménandre, Saturnin, les ophites, ou Valentin, c'est partout l'affirmation d'un Propator unique, éternel en force et en vertu, s'affirmant par le principe de l'émanation, partout un Cosmos œuvre d'un génie inférieur, partout un Christ sauveur réharmonisant le Plérome, rédimant l'humanité.

Et c'est partout aussi la Science instaurée sur les ruines de l'antique ignorance ; l'*νωπιξ* est à la fois son nom et sa devise. Jamais elle ne dément l'un, jamais elle ne fault à l'autre !

Et la morale, dira-t-on?

La morale, n'en déplaise à M. Compayré et à ses traités, est en somme ce qu'il y a de plus relatif ici-bas. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de voir, dès le début de la Gnose, se manifester deux courants différents.

> " Si la matière est la source du mal, dit M. Léon Maury, dans sa remarquable thèse sur *les Origines de la Gnose*, il faut nous

> en délivrer et réduire autant que possible les rapports que nous aurons avec elle ; de là l'ascétisme, et cet ascétisme a été pratiqué avec la plus extrême vigueur par plusieurs sectes ; ou bien, et voici l'autre terme de l'alternative, puisque la nature est par elle-même mauvaise, il n'y a pas à s'occuper du monde sensible : on ne doit songer qu'aux choses supérieures et pour le reste suivre les *impulsions naturelles.* "

Il est bien évident que si nous n'étions que des âmes, ce dualisme en morale n'aurait pas lieu d'exister. La divergence d'orientation ne provient en somme que de la façon dont la matière, c'est-à-dire le corps, est envisagée.

En fait, si l'on s'attache au dogme de l'immortalité et de la supériorité de l'âme, ce qui est un dogme éminemment gnostique, le corps logiquement devient un facteur très secondaire. Qu'importe après tout qu'on fasse de lui ce qu'on voudra, pendant l'infinitésime durée de l'existence terrestre? Qu'on le regarde comme un trésor ou comme une guenille, qu'il soit fait à l'image de Dieu ou du Diable, que cette chair périssable, que cette pauvre loque soit négligée, fustigée, accablée de macérations, ou choyée, obéie, parfumée, abreuvée de délices, quand elle périra, quand ses atomes dissociés rentreront au sein du ténébreux Kénôme, il n'en sera ni plus ni moins.

Le point important est de savoir dans quelles conditions l'amendement intellectuel s'accomplira le mieux. Question de tempérament après tout ! Il est évident que, chez certaines natures, la continence absolue paralyse tout essor spirituel, comme il en est d'autres chez qui le plaisir charnel amène promptement une réaction intellectuelle éminemment féconde. Et réciproquement d'ailleurs. La Gnose, étant donnée sa mission universaliste, devait, sous peine de n'être qu'une pure théorie, prévoir toutes les idiosyncrasies possibles. C'est ce qu'elle a fait, et c'est ce qui constitue sa grandeur.

Ces divergences en morale ont non seulement pour correctif, mais je dirai même pour conséquence fatale, une indiscutable unité de doctrine: ascètes, et épicuriens, encratites et carpocratiens, docètes et phibionites, tous ont professé pour l'âme le même culte auguste et sublime. Tous marchaient exactement dans la même direction, vers le même but, aspiraient au triomphe définitif de l'idée sur la chair. Ils suivaient deux lignes apparemment parallèles, mais qui, géométriquement convergentes, devaient nécessairement se rencontrer dans le domaine de l'infini.

III

Je sais bien qu'à l'unité de doctrine on pourrait m'opposer qu'il y a des différences profondes entre les diverses hiérarchies des éons données tour à tour par les simoniens, les valentiniens et les marcionites, pour ne citer que ceux-là.

Et d'abord ces différences sont-elles si capitales qu'on le veut bien dire? Ne voit-on pas que le plus souvent c'est simplement le vocable qui diffère, non le concept? Du reste, qu'on affirme sept, trente ou trente-trois éons, le principe de l'émanation n'en subsiste pas moins dans toute son intégralité, ici comme là. *Εν τὸ παν*, comme disaient les pythagoriciens : tout est dans tout. Du moment que vous proclamez le ternaire, c'est-à-dire l'émanation initiale, implicitement vous reconnaissez toutes le potentialités qu'il contient. Simon le Mage s'est arrêté là où Valentin a continué à marcher, voilà tout. Il n'y a là ni contradiction, ni divergence doctrinale.

Un autre terrain sur lequel éclate l'unité gnostique, c'est le terrain social. Tous les écoles sans doute ne se sont pas préoccupés des matérialités de la vie terrestre, mais toutes celles qui en ont fait l'objet de leur étude, depuis les esséniens et les thérapeutes jusqu'aux apotaclites, ont conclu à la mise en commun de tous les biens.

Pour elles, l'ennemie séculaire, la propagatrice de tout sentiment étroit, de tout subversif égoïsme, c'est la propriété individuelle ! Et sous ce rapport, comme sous bien d'autres, elles ne font qu'appliquer dans son esprit et dans sa vérité l'Evangile du Christ.

Les paroles qui nous resteraient encore à dire sont réservées aux seuls initiés. mais ce que nous avons dit ici suffira largement, nous l'espérons du moins, pour amener à nous les âmes que la désolante Hylé retient encore dans ses lacs. Elles verront que nous sommes la véritable Eglise universelle, ouverte à tous, bonne pour tous, ne damnant personne, offrant de vastes horizons à toutes les généreuses envolées et de fraternelles consolations à toutes les faiblesses humaines.

* * * *

DIALOGUE :
A propos d'un sondage.

Grâce à la fraternelle obligeance de Maria et Emilio Lorenzo, nous avons pu effectuer à la fin de l'année dernière un sondage par le truchement du «Flambeau». Nous vous demandions quels étaient vos sujets et vos rubriques préférés, quels sont les Maîtres Passés dont vous aimez lire les œuvres ou les exégèses, etc.

Nous avons reçu environ une trentaine de réponses qui laissent ressortir en premier lieu et en un remarquable unisson que, pour ce qui concerne la présentation de la revue, vos préférences vont à la variété et à l'éclectisme. Parmi les sujets qui reviennent le plus souvent dans vos réponses ceux attachés à nos traditions (gnose, hermétisme, cabale, rosicrucisme, franc-maçonnerie...) paraissent recueillir largement vos adhésions alors que, moins souvent cités mais quand même présents,des sujets plus généraux : philosophie, étude des religions, histoire des ordres initiatiques, architecture sacrée, reçoivent les faveurs d'un nombre significatif d'entre vous. Le traitement des sciences humaines : arts, psychologie, histoire générale, société, médecine, diététique, requiert également l'attention de certains de nos abonnés et nous suggère que la revue doit s'ouvrir au monde extérieur sans renier sa vocation fondamentale, ce qui n'a rien d'incompatible. Enfin, la rubrique des livres et des revues ainsi que l'éditorial de Marcus font toujours l'unanimité.

Il va de soi que nous ne pouvons vous promettre à tous de vous donner satisfaction aussi rapidement et complètement que vous le désireriez. Nous nous efforcerons cependant de tenir compte de vos réponses à ce sondage et l'extension de la revue à soixante-quatre pages sera de nature à nous faciliter la tâche en ce domaine.

Nous vous remercions de votre précieuse collaboration et vous rappelons que la revue est ouverte à tous et que vous pouvez tous nous adresser des articles que notre comité de lecture examinera avec le plus grand soin.

La Rédaction

PRATIQUES SPIRITUELLES

Nous prenons plaisir à offrir à nos lecteurs un texte que des chevaliers Templiers étaient tenus de dire à l'aube, à haute voix autant que possible pour que leur corps tout entier y participât. La toilette matinale est le premier acte accompli au lever du jour et, de tous les temps, sous la dénomination de bain rituel ou d'ablutions cet acte a revêtu une grande importance. Avec les premiers gestes de la journée, la sacralité rentre dans la vie du fidèle. Elle va être revécue à midi, avec l'Angelus en terre chrétienne, avec de nouvelles ablutions, récitatifs ou chants traditionnels dans d'autres contrées.

Emilio Lorenzo.

Voici le moment du réveil matinal, éveil physique autant qu'éveil du mental volitionnel. Si les circonstances ne lui permettent pas de la verbaliser, alors mentalement l' ORANT prie face au soleil qui se lève. S'il ne peut pas le distinguer, il prie face au Levant. Imaginons-le, cet homme contemporain animé de l'esprit templier, sous la douche matinale. Par l'intermédiaire du jet purificateur, le Soleil protège la terre, en lui donnant force physique et mentale. Notre mère la Terre se dévoue entièrement pour la sauvegarde de tous les êtres physiques vivant sur sa surface et aussi et surtout dans les profondeurs de ses abîmes, d'où sortent d'ailleurs toutes les sources hydrauliques permettant la vie matérielle. Lorsque l'on prend sa douche matinale, il est bon d'y adjoindre une prière. Ainsi l'homme contribue à la lutte pour l'épuration des esprits contraires. La force du jet purificateur solaire symbolise la protection de notre Père, tout puissant et saint. Par sa conjonction avec notre Mère l'Eau, ce jet bienfaisant nous permet d'être en harmonie avec le Cosmos, afin d'être en mesure de recevoir la bénédiction de nos maîtres, pour réussir sur notre chemin.

La douche

Faisons le vide en nos esprits. A la demande de notre prière, un jet purificateur solaire, partant du sein de l'Unité, va en droite ligne sur notre Soleil et de là sur notre Terre, qu'il touche au moment où, par le jeu tournant de celle-ci, il passe ce lieu et nous-mêmes.

Eau vive, il submerge toutes choses et nous-mêmes, tant en nos corps intérieurement qu'en nos corps extérieurement, si bien que ce lieu et nous, sommes lavés, purifiés de toute crasse, de toute lourdeur, de toute fatigue, de toute maladie physique, mentale ou spirituelle, de toute obsession ou dispersion, de tout péché commis en action, en parole ou en pensée.

Ainsi cette eau qui s'écoulait blanche, avant ce lieu et nous, s'écoule maintenant noire, chargée de toutes les impuretés que j'ai citées et celles, nombreuses, que j'ai omises, ce dont Dieu, notre Père, dans son incommensurable amour, nous tient quittes. Notre Mère, la Terre,

emporte cette eau dans ses abîmes et profondeurs, où elle la digère et la transforme, comme elle en a reçu le pouvoir, ce dont nous la remercions. Maintenant, cette EAU s'écoule un peu moins noire, presque grise, puis à peine grise, presque transparente, puis transparente. Elle s'écoule enfin, aussi claire, puissante et solaire après ce lieu et nous, qu'avant ce lieu et nous.

Ainsi lavés, purifiés, puis irradiants en Dieu, ne faisant qu'un avec ce jet purificateur solaire, ainsi pouvons-nous, sans crainte de profanation, guidés, protégés totalement, procéder aux travaux qui nous sont impartis en ce jour pour la plus grande gloire de notre Père tout puissant, ineffable et saint.

Que son Nom soit béni à jamais et pour toujours dans les siècles des siècles.

AMEN, AMEN, AMEN.

Jean-Michel

LES LIVRES

MARIA DE VIA-LORENZO A LU :

●ARCANES ET RITUELS DE LA MAÇONNERIE EGYPTIENNE, par Serge CAILLET, Guy Trédaniel éditeur, Paris 1994.
Faisant partie de la collection "Voies Traditionnelles" que dirige J.P. Bayard, ce livre vient compléter la littérature déjà existante sur les différents Rite ancien et primitif oriental de Misraïm et Memphis, Ordre de Memphis, Rite Egyptien, de Misraïm, de Memphis, de Memphis-Misraïm et autres. De nombreux ordres et écoles se sont inspirés de l'Egypte chez qui Moïse, le guide du peuple d'Israël, trouva la connaissance occulte qui devait lui permettre de soulever son peuple contre l'esclavage que cette même Egypte lui avait imposé. Dans le silence du désert, auprès de Jéthro, il trouvera la force d'y retourner pour s'en libérer.
L'auteur était le président de l'Institut Eléazar, président d'honneur Robert Amadou. L'Institut avait déjà dispensé des «cours de martinisme» étalés sur plusieurs années. Voilà donc que le registre de l'auteur s'élargit et qu'il nous offre, avec la publication de rituels maçonniques de différentes époques, thème à dépaysement : "Homme, roi du monde, chef-d'œuvre de la création ! médite ta sublime destinée... C'est le début du discours qu'entend le néophyte lorsqu'il est introduit dans le Sanctuaire des Esprits. Mots de passe, signes, attouchements, marches y sont décrits. Le texte du discours adressé par l'Orateur au nouvel initié, très inspiré, nous rappelle le discours de réception de Stanislas de Guaïta, que notre revue a publié par deux fois compte tenu de sa valeur encore actuelle.
Empreints de connaissance autant que de poésie, rituels et secrets de tous ordres se trouvent maintenant dévoilés au grand public. Et cependant, la quête intérieure reste tributaire de cet indéfinissable désir de sacré qui caractérise toute expérience honnête et sincère. Car si la lecture d'un rituel ne donnera jamais la connaissance que procure le fait de le "vivre", il peut inciter le profane à aller voir. Combien d'ésotéristes, gens de bonnes mœurs et de renom, avouent avoir été poussés par la curiosité à frapper à la porte du temple !

●515 LE LIEU DU MIROIR, ART ET NUMÉROLOGIE, par Lima de Freitas. Albin Michel, Coll. Bibliothèque de l'hermétisme. 330 pes.
Qui, parmi les étudiants en ésotérisme passionné de numérologie ne se souvient d'avoir contemplé, quelque peu sidéré, la fameuse gravure d' Albert Dürer "Mélancolie", ou plus justement "Melencolia I", puisque c'est le titre que son auteur lui a donné. L'ange en est la figure centrale et paraît considérer, d'un air davantage pensif que mélancolique, un étrange polyèdre irrégulier aux facettes pentagonales. Lima de Freitas nous fait partager sa découverte du chiffre caché sous cette mystérieuse figure : la fameuse valeur 515.
Dans La Divine Comédie déjà, Béatrice prophétise, en 1400, la venue de ce *Cinq cent Dix et Cinq* pour *infliger le châtiment aux forces du mal.* En 1955 ce chiffre restait encore un mystère pour les meilleurs commentateurs de Dante. L'auteur de ce livre nous montre que 515 se trouve caché dans de nombreuses œuvres alchimiques et dans certains tableaux de la Renaissance.
Tout au long de cet étonnant ouvrage le Cinq, le chiffre de l'initié, nous apparaît répété deux fois en signe de conjonction alchimique ordonnée autour du Un, chiffre du divin. Ibn'Arabi disait déjà : "*Si donc tu me perçois, tu te perçois toi-même, mais tu ne saurais me percevoir à*

travers toi". Un livre fascinant et érudit, facile à lire, comme chacun des volumes de cette prestigieuse collection.

JEAN-PIERRE BAYARD A LU :

● CATHÉDRALES, le VERBE GÉOMÉTRIQUE, par Thierry de Champris. Éd. Guy Trédaniel, 1.400 F.

Ces cathédrales médiévales aux plans complexes font notre admiration et nous intriguent. J'ai évoqué cette réalisation architecturale médiévale attachée au symbolisme dans *La Tradition cachée des cathédrales* (Dangles) en définissant quelques procédés de construction qui reflètent aussi l'idéologie d'une époque mais nous avons toujours à découvrir ou à mettre en valeur d'autres principes. Thierry de Champris publie un magnifique ouvrage *Cathédrales, le verbe géométrique.* Ce livre de grand format 40x30, de 323 pages, comporte 121 illustrations en couleurs, 18 en noir et blanc, 20 photos couleurs. Cet architecte, après dix ans de recherches, interprète les tracés directeurs des façades principales des cathédrales d'Amiens, Reims, Rouen et Strasbourg. Ce tracé s'inscrit dans un cercle et des figures géométriques simples qui en découlent, faisant apparaître la proportion dorée, le Nombre d'or, car pour le concepteur médiéval la résistance de l'édifice, son équilibre, sont inséparables des valeurs symboliques qui donnent sa cohésion au vaisseau de pierre. Les tracés qui figurent dans cet ouvrage bien présenté prouvent la maîtrise de ces ouvriers d'élite dont la majorité appartenait aux Compagnons des divers Devoirs. Bien entendu d'autres tracés régulateurs pourraient être présentés sur la même façade et de multiples interprétations en ont été faites, en particulier sur la façade de Notre-Dame de Paris. Il ne faut jamais généraliser et si j'ai pu faire publier par le même éditeur (aidé par *La Nef de Salomon*) le remarquable ouvrage de Franz Rziha paru en 1883 : «*Études sur les marques de tailleurs de pierre*», c'est que nous sommes en présence d'une géométrie secrète, connue par l'architecte médiéval Villard de Honnecourt. Nos interprétations contemporaines ne sont que personnelles. On peut ainsi critiquer certaines des considérations de Thierry de Champris, entrevoir d'autres solutions : personne ne possède la vérité et ne peut prétendre départager entre ces conceptions qui ne sont pas uniquement architecturales, mais aussi d'un symbolisme répondant à l'esprit d'une époque. Mais toutes sont réalisées à partir d'instruments simples, le compas, l'équerre et la règle. Cette intense méditation géométrique agit comme dans le cas de l'abstraction d'un *mandala* et c'est sans doute là la meilleure leçon à retirer. Ainsi l'ouvrage de Thierry de Champris, qui aurait mérité d'avoir une

couverture plus résistante, suscite notre réflexion par la beauté de ses plans et l'élégance de sa présentation.

● HISTOIRE UNIVERSELLE DES SECTES ET DES SOCIÉTÉS SECRÈTES, par Jean-Charles Pichon. Éd. Lucien Souny, 2 volumes, 160 F chacun.

Enfin l'ouvrage magistral de Jean-Charles Pichon est réédité en 2 volumes, respectivement de 315 et 367 pages, tous deux actualisés, l'un étant consacré aux temps anciens, l'autre du moyen âge à nos jours. Cette importante réflexion philosophique survole ces époques ; les faits historiques s'y enchaînent pour refléter la mentalité humaine dans toutes les parties du monde, vue sous l'angle de la spiritualité et des valeurs initiatiques. Bien entendu un tel découpage ne permet qu'un survol, une vue d'ensemble sur une quête sans limite puisqu'elle cerne l'humanité entière. On pourrait regretter que l'auteur ne nous donne pas plus de renseignements sur Abailard et sa théorie des universaux - Abailard a peu séjourné en Bretagne et il est mort près de Pierre le Vénérable (t.2, p.9)- et on aurait aimé voir des développements sur le Compagnonnage ou les Cathares ainsi que sur bien d'autres thèmes. Mais la réflexion de Jean-Charles Pichon est aussi à l'écoute de l'Inde et de la pensée orientale qu'il mêle habilement aux courants occidentaux, reliant toutes ces valeurs qui enchâssent la recherche du sacré ; l'auteur en montre bien l'unité d'interprétation. La nostalgie secrète de l'être dans cette quête qui ne peut se clore est en réalité le fil conducteur de ces deux ouvrages à la lecture facile malgré la multitude de ses explorations dans des horizons si différents. C'est que l'âme de l'homme reste la même, à travers les siècles et au-delà de l'espace, dans un univers mystérieux que Jean-Charles Pichon sait ordonner et rendre accessible. Le second ouvrage avec sa remarquable conclusion se clôt sur les rythmes qui conduisent notre monde et les valeurs de la Grande Année typique : admirables réflexions sur lesquelles il faut se pencher. Ces deux ouvrages possèdent d'importants index qui permettent au lecteur en quête de spiritualité de se retrouver dans le dédale de ces voies initiatiques aux multiples ramifications.

● LA FRANC-MAÇONNERIE, par Paul Naudon. P.U.F. coll. Que sais-je?, n° 1064.

Est-il besoin de présenter cet ouvrage de Paul Naudon qui, édité en 1963, a fait une carrière admirable puisqu'il en est à son 144° mille? Au cours de ses quatorze éditions, Paul Naudon, scrupuleux, a revu son texte et l'a mis à jour ; les 128 pages sont denses grâce à certaines parties imprimées en petits caractères. On se plaît à observer que cet ouvrage n'a pas vieilli, qu'il peut être mis entre toutes les mains et que d'excellents maçons y peuvent trouver une base leur permettant de vérifier un point ou

même leur donner une nouvelle orientation. C'est là un classique et on ne peut que féliciter cet auteur qui a donné par ailleurs des travaux plus importants et plus détaillés publiés par Dervy.

● UN CHEMIN INITIATIQUE POUR LES FEMMES : La Maison de Vie. 2 volumes : 119 F et 99 F.

La loge Heptagone est connue dans les milieux maçonniques, bien qu'elle veuille rester fermée et ne se faire connaître que par un nombre restreint de femmes ; elle désire être une profonde recherche spirituelle. Cependant les deux tomes publiés par cette loge nous laissent quelque peu sur notre faim car nous ne voyons pas en quoi leur réflexion est axée sur "une initiation spécifiquement féminine". Il est vrai que ces deux ouvrages apportent une grande sagesse, une solide réflexion visant la survivance du sacré. Malgré l'avertissement de ne pas vouloir "enfermer les mots dans des définitions qui seraient automatiquement figées", nous abordons une étude sur bien des symboles : une recherche extrêmement valable à partir de l'égyptologie (avec de nombreuses références à Christian Jacq). Si dans le tome 1 la pensée est plus spécialement orientée vers les valeurs alchimiques, le tome 2 envisage plus "l'impeccabilité" des valeurs morales féminines avec le combat, le respect, le silence, la volonté, et un très beau chapitre sur l'humilité (sans cependant reprendre les écrits du cardinal de Cues et de sa *Docte Ignorance*). Deux écrits de qualité de 157 et de 167 pages qui donnent des règles applicables aux hommes d'autant que les références à Castaneda sont nombreuses. J'aurais désiré voir une dissertation sur les rites initiatiques féminins qui, à mon sens, doivent différer de ceux des hommes et ainsi respecter les valeurs sacrées. Pour ma part j'ai souvent évoqué ces rites Traditionnels en reflétant les pensées de Van Gennep (*Les rites de passage*) et de René Guénon (*Études Traditionnelles* n° 269). La revue *Rebis* a publié une intéressante étude dans son n° 13 et je songe à la loge féminine des Pays-Bas *Vita Feminea Textura,* dont le rituel est basé sur le tissage. Au demeurant, deux écrits reflétant la pensée sacrée et une saine recherche pour un combat spirituel dont nous avons tous la charge.

● SPIRITUALITÉ DE LA MAGIE, par François Ribadeau Dumas. Éd. Dervy, 59 F.

François Ribadeau Dumas nous est bien connu. Une longue carrière dans la presse, auteur de plus de vingt ouvrages couronnés par des prix littéraires ou des distinctions ; il est ainsi Commandeur des Arts et Lettres, entre autres décorations. Si dernièrement, chez le même éditeur,

il a réédité son livre *Grandeur et misère des Jésuites* [1] en le réactualisant à partir des faits les plus récents, il a voulu donner une suite plus personnelle à son *Histoire de la magie* aux nombreuses éditions dont celle de Presses-Pocket. *Spiritualité de la magie* est un petit ouvrage au ton très personnel, orienté vers cette recherche qui mène à la transcendance de l'être. Ayant beaucoup écrit sur la sorcellerie et sur les êtres évoluant dans une sourde ambiance, François Ribadeau Dumas évoque aussi ce côté malsain pour à nouveau nous faire participer à la recherche la plus lumineuse ; d'ailleurs n'a-t-il pas publié *La lumière et l'illumination* aux éditions Dangles? Cet écrit évoque souvent Eliphas Lévi, Guillaume Postel, l'abbé Tritheime qui tous se recommandent d'Hermès Trismégiste, le trois fois grand.

Frazer n'a-t-il pas écrit dans *Le rameau d'or* (tome 1, page 73) que la magie précédait la religion? Il est difficile de dissocier ces deux formes de pensée, la religion étant par définition un acte magique, puisque permettant à l'homme de communiquer avec la divinité. Jean-Baptiste Porta (1538-1615) a publié un remarquable ouvrage *La magie naturelle ou les secret et miracles de la nature* dont l'édition de Rouen de 1631 a été rééditée. La magie, ensemble de rites et de croyances mis en action par l'intermédiaire de puissances invisibles, affirme l'immanence des forces naturelles et non plus leur transcendance comme dans la religion. C'est ce qu'exprime François Ribadeau Dumas avec cette *Spiritualité de la magie.*

● CHRONIQUE DES ORIGINES DE LA GRANDE LOGE DE FRANCE, par François Rognon. Le Borrégo, 99 F.

Un petit ouvrage de 83 pages, agréablement présenté, au moment où la Grande Loge de France commémore son centenaire. Françoise Jupeau-Réquillard a participé à la rédaction de cet essai de chronologie réalisé par François Rognon, un essai qui demande une grande connaissance des événements mais aussi un sens très sûr de synthèse permettant de ne conserver que les valeurs certaines, en éliminant des faits que l'on aurait pu considérer comme importants, amusants, et qui ne feraient que brouiller la ligne conductrice. Chaque lecteur peut regretter que tel ou tel événement n'ait pas été mis en valeur, ou même qu'il semble oublié ; cependant, après lecture, je pense que l'essentiel est ici consigné. François Rognon, en un nombre réduit de pages, parvient à refléter les grands moments de cette histoire fort complexe qui, malheureusement, s'arrête en 1912, mais il ne heurte la sensibilité de quiconque et c'est bien là une réussite. Sa rigueur intellectuelle reflète sa qualité de bibliothécaire habitué à consulter les si nombreux ouvrages et il rend un grand service

[1] voir compte-rendu de lecture par Y.-F. B. dans le numéro 4/1994 de la revue (page 189). [Note de la rédaction]

aux Maçons qui peuvent reclasser leurs idées sur un épisode ou une période de leur histoire. C'est ce que dit le professeur Pierre Chevallier qui préface cet essai : "Il n'y a pas en histoire de travail plus essentiel qu'une chronologie sûre". Recommandons ce petit ouvrage qui peut rendre de grands services.

● LA CHARBONNERIE FRANÇAISE 1821-1823, par Pierre-Arnaud Lambert. Presses Universitaires de Lyon, 125 F.

Cet ouvrage de 140 pages est le résumé d'une thèse de 3° cycle en Science politique soutenue en 1985. Avant de traiter de ce point précis de notre histoire, Pierre-Arnaud Lambert étudie le triple support de cette organisation : une pensée maçonnique mystique, le compagnonnage et un mouvement révolutionnaire. Ainsi sont définies les sociétés secrètes tant politiques qu'initiatiques et douze grandes pages sont consacrées aux *Illuminés de Bavière* et à l'étrange personnalité d'Adam Weishaupt, trouvant en lui un précurseur génial qui a désiré améliorer la qualité de l'enseignement en créant un climat d'espionnage analogue à celui des Jésuites qu'il déteste. Une étude remarquable de concision. Puis voici l'organisation des *ventes* avec les Bons Cousins Charbonniers qui dans leurs rites forestiers pratiqués en Bourgogne et en Franche-Comté reçoivent des membres masculins étrangers à la profession, des "membres associés". On y trouve les divers métiers de la forêt, les fabricants de charbon de bois, les maîtres de forge. Cet esprit compagnonnique est exporté en Italie qui bientôt s'en sert à des fins politiques pour établir l'autonomie de son territoire. L'avocat Joseph Rey, sous la restauration, conspire contre le gouvernement de Louis XVIII, organise la loge *l'Union* et Pierre-Arnaud Lambert montre bien la déviation d'une loge maçonnique "*Les Amis de la vérité*" ; entre 1816 et 1821, ce groupe initiatique transforme ses rituels spirituels pour entrer dans l'action politique. L'auteur ne s'étend guère sur la position étrange et équivoque de La Fayette mais on connaît plus particulièrement l'engagement militaire des quatre sergents de La Rochelle qui sont fusillés. La police infiltrait cette "grande milice secrète libérale". Que de complots découverts ! mon arrière grand-père a ainsi dû se réfugier à New-York et une partie de ma famille, originaire de Paris est ainsi née aux Etats-Unis. Ce livre très documenté, précis, montre bien les origines d'une société secrète politique qui a pu pénétrer une société compagnonnique ; cette parfaite organisation a permis l'anonymat d'hommes à la recherche d'autres valeurs. Un livre riche et documenté qui reflète avec bonheur une recherche à base mystique.

YVES-FRED BOISSET A LU :

● LE MARCHÉ DU DIABLE, par Roger Faligot et Rémi Kauffer. Éd. Fayard 1995, 350 pages, 120 F.

Ayant planifié leur ouvrage en sept chapitres qu'ils appellent des cercles et numérotent du premier au septième, les auteurs se mettent en devoir de stigmatiser quelques unes d'entre les nombreuses mystifications qui croissent dans l'ombre protectrice de l'ésotérisme et de l'esprit religieux. Avec verve et, reconnaissons-le, parfois non sans humour, ils nous entraînent en un *crescendo* astucieusement modulé du monde des voyantes à celui des sectes, de la pratique des crimes rituels aux inévitables *mystères* entourant le nazisme, de la montée des intégrismes aux canevas secrets du communisme soviétique, sans avoir écorché au passage Umberto Eco, sa *rose* et son *pendule*.

Aux fins de démontrer que "le diable n'est pas une création divine, mais une invention humaine", nos duettistes se lancent dans une succession d'enquêtes à travers le maquis des marchands d'ésotérisme et à la poursuite de tous ceux qui le *pratiquent* à des fins de pouvoir ou de vénalité. Entretenir dans le peuple le mythe diabolique, tel semble être pour les charlatans de diverses extractions la meilleure source de profit. Roger Faligot et Rémi Kauffer dénoncent ces courants de pensée qui veulent voir partout et en tout la trace de menées souterraines comme si toute l'histoire de l'humanité avait été (et continue d'être) *métaguidée* par des dirigeants occultes, inconnus et invisibles, tirant les ficelles de marionnettes, c'est-à-dire des chefs d'état et autres décideurs. J'ai, pour ma part, toujours considéré que cette vision du monde était puérile et simplificatrice ; les choses sont de toute évidence plus complexes.

Si on lit ce livre trop hâtivement, on est porté à croire qu'il s'agit d'un procès intenté à l'ensemble des ésotéristes. *Tuez-les tous, le diable reconnaîtra les siens* ! J'avoue avoir été primitivement gêné en retrouvant dans le *vrac* des nomenclatures les noms de Saint-Martin, Guénon, Papus, Saint-Yves d'Alveydre, Pierre Mariel et de quelques autres que nous avons l'habitude de considérer comme des maîtres et non comme des charlatans. Revoyant tout cela plus soigneusement, j'ai compris que les accusés n'étaient pas, en vérité, les personnages sus-cités, mais plutôt les exégètes peu consciencieux qui entretiennent l'amalgame entre les différents courants aux fins d'asseoir sur cette confusion leur propre prestige et leur propre pouvoir. Le titre de l'ouvrage est suffisamment explicite : ce qui est en cause dans cet ouvrage, ce n'est pas l'ésotérisme, mais ceux qui en font commerce. Ce n'est pas la faute de l'ésotérisme si certains s'en servent abusivement, pas plus que le Temple n'était responsable des marchands que Jésus a dû chasser.

C'est dans les époques troubles et incertaines que se développe la mauvaise littérature ésotériste. Nous vivons l'une de celles-ci et c'est pourquoi le livre se referme sur cette citation de l'écrivain polonais Adam Michnik : "*Les temps s'annoncent durs pour la raison - et propices aux charlatans, populistes et démagogues politiques.*"

● LE JEU DE L'OIE, par Robert-Jacques Thibaud. Éd. Dervy 1995, 200 pages, 69 F.

Nous savions déjà qu'un grand nombre de jeux possèdent, outre leur qualité de divertissement, une vocation initiatique et que, de ce point de vue, le jeu de l'oie est particulièrement remarquable. Cependant, ce livre, petit par la taille mais grand par le contenu, nous apporte de nouveaux sujets de réflexion sur ce jeu qui fut inventé pendant la guerre de Troie. Après quelques rappels sur l'origine du jeu de l'oie, sur le symbolisme des oies et sur la légende des quatorze oies et des enfants de Cnossos, l'auteur nous détaille chaque case avec ses éléments numérologiques, pratiques et symboliques. Mais ce jeu renferme également un aspect divinatoire que, nous le regrettons, l'auteur traite trop brièvement.

Le but du jeu est d'atteindre la case numéro 63 (qui, par réduction arithmosophique) donne 9, nombre déterminant dans tout cursus initiatique. "*Le disciple deviendra apôtre et le compagnon sera Maître.*" Faut-il être plus explicite?

● GUIDE DE PRATIQUE ENERGÉTIQUE par Serge Villecroix (Maîtrise de soi, sexualité, mémoire), Éd. Dervy. 220 p., 119 F.

Dans la collection «Chemins de l'Harmonie», Serge Villecroix propose une soixantaine d'exercices propres à nous apprendre à mieux nous connaître et, partant, à mieux maîtriser notre existence dans ses divers aspects. Dans le but de dominer nos passions, d'acquérir une meilleure santé morale et physique, cette méthode venue de l'Inde, du Tibet et de la Chine, est fondée sur les auras et les couleurs énergétisantes. L'auteur affirme qu'elle peut être apprise et utilisée par tous sans que soient requises des connaissances préalables.

● SAINT-GERMAIN ET CAGLIOSTRO, par Patrick Rivière. Éd. de Vecchi, 256 pages.

Dans la collection «Secrets et mystères de l'occultisme», les Éditions de Vecchi nous proposent une étude très complète de ces deux personnalités énigmatiques et hors du commun que furent, au XVIIIe siècle, le comte de Saint-Germain et Joseph Balsamo, alias Cagliostro.

Ces deux contemporains du Siècle des Lumières ont représenté et représentent toujours une grande énigme : grands initiés pour les uns, charlatans pour les autres. Appartiennent-ils à l'Histoire ou à la légende?

Liés à la Tradition rosicrucienne et à bien d'autres courants encore plus anciens, Saint-Germain et Cagliostro ont marqué leur époque (et ne perdons pas de vue qu'il s'agit de l'époque pré-révolutionnaire) du sceau mystérieux de l'ésotérisme *actif*. L'hermétisme était très en vogue dans les salons du XVIIIe siècle et l'on comprend, de ce fait, que ni l'un ni l'autre n'eurent trop de difficultés à s'immiscer dans ce que l'on appellerait volontiers de nos jours la *jet society*. On sait que Saint-Germain possédait ses entrées à la Cour de France et qu'il approcha Louis XV.Voltaire, que l'on ne saurait soupçonner de crédulité excessive, n'écrivit-il pas un jour à son ami Frédéric II et à propos de Saint-Germain : “C'est un homme qui ne meurt jamais et qui sait tout.” Quant à Cagliostro, nul n'a oublié son implication (fondée ou non) dans la tristement célèbre «affaire du collier de la Reine»

Avec une admiration non dissimulée, Patrick Rivière nous dépeint ces deux grands *mystiques* et, après nous avoir conté leurs vies pour le moins extraordinaires, il pose la question de savoir s'ils ont pu se rencontrer et, dans le cas d'une réponse positive, dans quelles circonstances cet événement aurait pu avoir lieu. Autrement dit, cette hypothétique rencontre ressortirait-elle à l'Histoire ou à la légende? Ne pouvant se référer à des documents historiques propres à étayer une telle opportunité, Patrick Rivière se tourne vers le marquis de Luchet, auteur de *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*, qui prétendait que le Grand Cophte aurait rencontré Saint-Germain au cours d'une escapade nocturne dans le Holstein (ancienne principauté allemande) où ce dernier “se reposait là dans son immortalité”. Immortel, Saint-Germain? “En parvenant à la totale libération de son être profond, [il] se hissait ainsi au niveau de l'archétype du Saint-Frère -Sanctus Germanus”, écrit dans son épilogue Patrick Rivière. Selon l'auteur, Cagliostro, bien qu'initié par Saint-Germain au Rite de l'Immortel, ne put pas mettre à profit cette opportunité n'ayant pas su se “libérer des chaînes humaines pour accéder à la Lumière”.

Dans les annexes, j'ai relevé avec intérêt un «Extrait du 90° degré de Memphis-Misraïm (Arcana arcanorum)» et des «vers prophétiques attribués au comte de Saint-Germain s'appliquant au temps de la Révolution.» Ces vers sont écrits dans la plus pure orthodoxie de la poésie classique française.



LES REVUES

YVES-FRED BOISSET A REÇU :

➲ LES CAHIERS DU PELICAN, n° 31, Printemps 95. 39, chemin des Sellières, 1219 Le Lignon/Genève.

Notre B.·.A.·.F.·. Narcisse Flubacher poursuit la publication trimestrielle de ces «Cahiers» toujours richement documentés et fort utiles aux *cherchants*. Dans ce numéro, l'analyse d'un ouvrage de G. van Rijnberck sur «la franc-maçonnerie mystique au XVIIIe siècle» précède une étude sur le chevalier Ramsay et sur l'influence que son si fameux discours peut encore avoir sur les francs-maçons d'aujourd'hui, puis l'histoire de la vie tourmentée du frère Jean Coustos, né à Berne, initié en Angleterre et emprisonné à Lisbonne par l'Inquisition qui *voulait lui arracher par la torture les secrets de l'Ordre* fait suite à un article sur «l'aspect initiatique de l'Apocalypse».

➲ ATLANTIS, n° 275, Hiver 1995.

Les différents articles de ce numéro sont consacrés à l'Apocalypse de saint Jean. On y apprend beaucoup sur un sujet que l'on croit toujours bien connaître mais qui nous cache encore de nombreuses facettes. De ce point de vue, cette revue est une mine.

➲ LA NOUVELLE TOUR DE FEU, n° 33.

Invité d'honneur de ce numéro, le poète Pierre Béarn nous confie quelques unes de ses compositions où la tristesse et l'espérance se marient en des noces de verbe, de ce verbe magique et puissant qui est la marque ineffaçable des grands écrivains. De nombreuses rubriques à la fois pertinentes et *impertinentes* font de cette revue trimestrielle un événement littéraire qui ne faiblit jamais.

➲ L'ESPRIT DU TEMPS, n° 13, Printemps 95.

Cette revue spiritualiste d'inspiration steinerienne se veut aussi éclectique que possible et les sujets qui y sont traités sous forme d'articles témoignent de cette volonté. Nous découvrons chaque nouveau numéro avec grand plaisir.

➲ FLORILÈGE, n° 78, mars 1995. B.P. 65, 21021 Dijon Cedex.

Cette revue trimestrielle de création littéraire consacre le présent numéro à Lanza del Vasto, poète mystique, penseur et pèlerin. Les divers aspects de sa vie et de son œuvre y sont présentés en plusieurs témoignages tous destinés à nous faire mieux appréhender ce personnage curieux et méconnu.

JEAN-PIERRE BAYARD A REÇU :

➲ VERS LA TRADITION, n° 59.

Cette revue met l'accent sur le culte marial alors que Gérard de Sorval reprend le thème du sacre royal en concordance avec la vocation de la France et que Jean Biès nous entraîne dans la spiritualité orthodoxe : excellent numéro où il faudrait citer tous les articles et les commenter selon la pensée traditionnelle.

➲ LES LETTRES DE PRAHECQ (79230), n° 380.

Grâce à l'intense activité du R.P. Georges Lusseaud, elles nous apportent une vivante somme de réflexions sur la vie courante, mais surtout sur une riche recherche spirituelle. C'est ainsi que Geofroy de Souzenelle évoque le symbolisme des castes, que les derniers ouvrages parus sont commentés à partie de la pensée traditionnelle.

➲ LA RECHERCHE ASTROLOGIQUE de Denis Labouré (3, avenue de la Libération, 42000 Saint-Etienne).

Par cette revue, nous apprenons que des séminaires, principalement sur l'astrologie horaire, auront lieu durant l'été 1995. Nous avons évoqué livres et bulletins de cet astrologue fort sérieux, disciple d'Alexandre Volguine.

➲ 3e MILLÉNAIRE, n° 14.

Cette belle revue luxueuse et riche par sa spiritualité propose d'excellents articles sur sa *vision traditionnelle et sa pensée moderne.* Je note plus particulièrement des textes sur la Genèse, sur la science et la religion où est évoqué le panthéisme, sans cependant noter John Toland *un précurseur de la maçonnerie* selon l'expression d'Albert Lantoine. Régis Blanchet a consacré un livre sur le *panthéisme maçonnique* aux éditions du Prieuré.

ENTRE NOUS...

par le Président de l'Ordre.

« JOURNÉES PAPUS 1995 »

Elles auront lieu les 21 et 22 octobre prochains
à l'occasion du 79ème anniversaire
de la désincarnation
du Dr Gérard Encausse - Papus

Le samedi 21 à 17 heures :

réunion rituelle réservée aux membres actifs de l'Ordre Martiniste, dans les locaux au siège de l'Ordre : 5-7, rue de la Chapelle, 75018 Paris

Le dimanche 22 :

à 10 heures :

nous nous retrouverons devant la porte d'entrée «Gambetta» du cimetière du Père Lachaise. Nous rendrons hommage au docteur Gérard Encausse «Papus» et à son fils, notre bien aimé frère le docteur Philippe Encausse, qui repose à ses côtés.

Comme chaque année, nous partagerons des agapes fraternelles autour d'une table. Nous aurons ainsi l'occasion de mieux nous connaître et de renforcer l'amitié et la fraternité.

à 12 heures 30 :

à la Maison de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, 75005 Paris, aura lieu le traditionnel «Banquet Papus» ouvert à ceux et à celles attachés à l'œuvre et à la mémoire de ce grand vulgarisateur de l'ésotérisme, travailleur infatigable, que fut Papus.

Emilio Lorenzo

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

BULLETIN D'ABONNEMENT 1995

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue l'INITIATION
6, rue Jean Bouveri
92100 BOULOGNE-BILLANCOURT
Compte chèques postaux : 8 288-40 PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an (janvier à décembre)
4 NUMEROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 1995.

Nom..*Prénom*....................................
Adresse..
Code postal.........................*Commune*..
Date et Signature..

TARIFS 1995

France, pli ouvert	150,00 F
France, pli fermé	170,00 F
U.E. - DOM - TOM	200,00 F
Etranger (par avion)	250,00 F
ABONNEMENT DE SOUTIEN	280,00 F

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger doivent effectuer leur paiement **EN FRANCS FRANCAIS**, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F